

BULLETIN SALÉSIEEN

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).



Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LEON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue du Retrait, 29, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XXI^e ANNÉE — N^o 6 242

Paraît une fois par mois.

JUIN 1899

UN VOYAGE DE NOTRE VÉNÉRÉ PÈRE DON RUA

Espagne et Algérie



Ainsi que nous l'avons promis à nos chers Coopérateurs, ils continueront à suivre dans son voyage notre vénéré Père Don Rua.

Voici la dernière lettre de Don Marengo.

Marseille, 22 avril 1899.

Notre traversée depuis Oran aurait été parfaite si, à partir de quatre heures du matin et jusqu'en vue de Marseille, le Golfe du Lion n'avait tenu à justifier son renom d'agité. Toutefois, grâce aux dimensions imposantes de l'Abd-el-Kader, Don Rua n'a pas souffert outre mesure.

Au débarcadère, nous avons trouvé Don Perrot et Don Grosso, qui nous ont facilité la visite en douane. Vers 11 heures nous montions à l'autel, dans la chapelle de l'Oratoire Saint-Léon.

Voici, depuis mon courrier de Malaga, quelques détails touchant notre voyage. Cette lettre était accompagnée de plusieurs journaux qui parlaient de la séance très solennelle organisée dans cette ville pour fêter le Successeur de Don Bosco.

La lecture de ces relations a pu vous donner quelque idée de l'enthousiasme suscité à Malaga par la présence de Don Rua.

Le départ, au soir du 12 avril, fut tel qu'on pouvait s'y attendre.

Le port était envahi non seulement par nos confrères, nos Coopérateurs et nos élèves — internes et externes, — mais aussi par une foule immense, désireuse de voir encore une fois Don Rua, d'entendre le son de sa voix, de recevoir une dernière bénédiction. A grand'peine les voyageurs arrivèrent à l'échelle du bord. On eût dit que ce peuple ne pouvait se résoudre à se séparer d'un visiteur universellement estimé, tenu par tous pour un homme de Dieu. Nos principaux Coopérateurs montèrent à bord pour faire escorte à Don Rua, et ne le quitter qu'au moment où le bateau levait l'ancre. Et quand, dès les premiers tours d'hélice, notre vénéré Père monta sur le pont pour saluer nos amis, la foule, comme un seul homme, se jeta à genoux, en demandant à haute voix une dernière bénédiction, que Don Rua donna aussitôt au milieu d'un silence général et recueilli.

Ce fut un moment d'émotion vraie, une scène digne du pinceau d'un artiste.

Afin que vous puissiez mieux apprécier les sentiments des Coopérateurs de Malaga, je veux vous signaler un acte de courtoisie et de charité exquis, ayant pour but de faire plaisir à Don Rua et de laisser à nos enfants un souvenir de son passage au milieu d'eux. Sachant qu'internes et externes viendraient sur le port avec tambourins et clairons pour prendre congé de Don Rua, les amis de nos Œuvres firent servir à nos enfants, sur le quai même, un copieux goûter — pain, saucisson, gâteaux et fruits, — avec cette particularité que chacun des jeunes convives reçut sa ration enveloppée dans un beau mouchoir-souvenir, lié avec des rubans aux couleurs espagnoles et italiennes.

Vous vous figurez facilement la joie de ce cher petit monde; quant à notre bien-aimé Supérieur, il fut vivement touché de cette pensée délicate.

A la nuit tombante nous quittâmes cette inoubliable cité de Malaga. Au large nous attendait une mer agitée, qui le fut toute la nuit. Le pauvre Don Rinaldi, très ému, souffrit de longues heures... Quant à Don Rua, les dimensions restreintes de la cabine, le fracas des flots déferlant contre les sabords et la danse des valises l'empêchèrent de fermer l'œil; aussi était-il brisé de fatigue en arrivant à Almería, le matin vers 8 heures. Nous n'avons en ce pays aucune de nos Œuvres ni un grand nombre de Coopérateurs, et cependant là aussi une réception très solennelle avait été préparée.

Dès cinq heures du matin, heure réglementaire d'arrivée du bateau si la mer avait été calme, les Autorités, le Commandant du port et une foule considérable nous attendaient. A peine eûmes-nous jeté l'ancre que M. le Vicaire général, M. le Commandant et d'autres personnes de distinction vinrent saluer Don Rua, qui prit place dans le canot de la Capitainerie du port pour descendre à terre. Escorté d'une vingtaine d'équipages, il fut conduit chez M. Vivas-Perez, un bienfaiteur insigne de nos Œuvres, qui combla d'attentions son hôte durant les deux jours que nous passâmes à Almería. Ce digne ami de Don Bosco est l'âme des Coopérateurs de la ville; il désire ardemment y établir une Maison salésienne, et entend consacrer à cette fondation le tiers des bénéfices que lui donne son industrie de produits pharmaceutiques. Vous verrez par ce trait que l'Espagne possède encore des chrétiens au cœur magnifique.

Nous aurions dû repartir pour Oran le lendemain, c'est-à-dire vendredi soir; mais la mer devint si mauvaise qu'à midi on nous notifia l'impossibilité absolue de tenter la traversée. En présence de ce contretemps inattendu, préoccupé d'ailleurs de voir Don Rua brisé de lassitude, je crus devoir le dissuader de se rendre à Oran, et lui proposai de regagner la France et l'Italie par chemin de fer. Mais Don Rua ne pouvait se faire à l'idée de laisser sous le coup d'une déception nos confrères et nos enfants d'Algérie; aussi le soir, passant près du port pour faire des visites, voulut-il jeter dans les eaux soulevées par la tempête une médaille

de Marie Auxiliatrice, en spécifiant, dans sa foi, que Dieu voudrait le voyage d'Oran si le lendemain la mer était praticable.

Le samedi matin un calme relatif s'était produit. A midi, on crut pouvoir partir. Le voyage fut on ne peut plus pénible. Le paquebot ne put toucher l'île d'Alboran, où il devait laisser des vivres; et au lieu de neuf heures, durée normale de la traversée, nous en employâmes dix-neuf pour arriver à Oran.

L'accueil cordial et joyeux que nous ont fait nos confrères et nos enfants d'Algérie, le bien opéré par la visite de Don Rua, deux sujets que je voudrais traiter convenablement: je n'en ai point le temps aujourd'hui. De vive voix ce me sera plus facile.

Don Rua s'est grandement réjoui non seulement de trouver nos Œuvres d'Oran — Internats et Externats — solidement fondées, mais aussi de constater l'organisation parfaite des anciens élèves selon l'esprit de Don Bosco, qui souhaitait vivement voir la sainte influence des éducateurs s'exercer sur leurs disciples une fois que ceux-ci ont choisi leur voie dans le monde.

Le mois prochain, nous espérons donner la suite des relations de ce voyage, Notre vénéré Père Don Rua est rentré heureusement à Turin le 7 mai, après avoir visité toutes nos Œuvres d'Algérie et du littoral méditerranéen de France.

Le Sacré-Cœur de Jésus

A L'AUBE DU XX^e SIÈCLE

Le mois du Sacré-Cœur de Jésus s'ouvre cette année sous les plus magnifiques et les plus riants auspices. Léon XIII, à peine guéri d'une affection cruelle qui avait mis un instant en danger sa précieuse existence, forma le grand et salutaire dessein, presque aussitôt révélé au monde entier, de consacrer au Cœur adorable de Jésus tout le genre humain, sans excepter les peuples et les régions que la foi en Jésus-Christ n'a pas encore illuminés. A la vérité, dès 1875, et à l'occasion du deuxième centenaire de la révélation du Cœur de Jésus à la bienheureuse Marguerite-Marie, l'angélique Pie IX avait fait une première consécration de ce genre. Mais l'extension de cet acte fut loin d'être aussi largement universelle, aussi splendide dans sa solennité, que celle que l'immortel Suc-

ces seur de Pie IX sur la Chaire de Pierre vient d'annoncer à l'univers. Ce sont bien là les progrès surnaturels et consolants d'une dévotion à la fois humble et puissante entre toutes; c'est l'aube blanchissante du jour béni, tout de joie et de paix, où le Cœur si bon de Jésus aura propagé sur toutes les plages et pour jamais installé dans les âmes son empire sauveur.

Léon XIII, qui, encore cardinal-évêque de Pérouse, avait précédé presque tous ses collègues en l'épiscopat dans la consécration de son diocèse au Sacré-Cœur, devait devenir, entre les mains de la Providence, l'instrument le plus actif et le plus puissant pour propager cette dévotion venue du Ciel; c'est à Lui enfin que Dieu, dans ses insondables desseins, avait réservé de clore le XIX^e siècle et d'i-

naugurer le XX^e par la consécration du monde entier au Cœur Sacré de Jésus. Quelle attention divine pour ce miraculeux Pontife nonagénaire, chez qui la lucidité de l'intelligence et la vigueur de la volonté provoquent l'admiration, et dont la piété tendre, ardente et profonde ravit l'Église, autant que son gouvernement merveilleusement sage emporte le respect de ses adversaires mêmes!

Mais cet acte solennel de l'auguste Pontife doit prendre particulièrement l'esprit et remuer le cœur de tous les amis de Don Bosco et de ses Fils. De fait, nos chers Coopérateurs et nos dévouées Coopératrices savent que notre bien-aimé Père couronna sa vie mortelle en donnant au Cœur Sacré de Jésus une preuve éclatante et durable de son amour, par l'érection, dans la capitale du monde catholique, d'une église monumentale consacrée à ce Cœur qui a tant aimé les hommes. Ce temple splendide, qui a surgi à Rome sur l'Esquilin, et que notre vénéré Père, avant de retourner à Dieu, eut encore la consolation de voir livrer au culte, le 14 mai 1887, ce temple est une voix qui ne cessera de dire à l'univers, en son muet mais éloquent langage, le respect sans bornes et la soumission absolue de Don Bosco dès qu'il s'agit du Vicaire de Jésus-Christ. Ces deux sentiments déterminèrent le Fondateur de la famille salésienne à accepter à plein cœur une mission difficile et des charges énormes; et en huit ans à peine il put présenter au Pape cette magnifique église qui atteste sa dévotion profonde au Cœur de Jésus. Nous devons donc tous, il faut le répéter, nous devons tous, à l'exemple de Don Bosco, nous unir aux sentiments du Pape, faire nôtres ses désirs et nous employer de toutes nos forces à rendre aussi solennelle que possible cette consécration universelle, afin qu'elle produise les fruits les plus abondants au point de vue religieux, moral et social.

Pour obtenir ce résultat, deux choses surtout sont nécessaires: nous devons, à force de foi et de piété effacer les traces des ravages du siècle qui va s'éteindre; nous devons aussi, par toutes les énergies de la charité, attirer de spéciales bénédictions sur le siècle qui va s'ouvrir.

Dire que le XIX^e siècle n'a fait que du mal serait à la fois mensonge et sottise.

Les importantes manifestations de foi auxquelles nous assistons encore à notre époque, l'héroïsme surhumain qui lance les missionnaires sur toutes les plages du monde, et les fait se dépenser, vaillants et intrépides, à la propagation du règne de Jésus-Christ et à l'exercice de la plus sainte des charités; le retour de plus en plus accentué des sectes dissidentes à l'unique bercail et sous un seul pasteur; enfin, les étonnantes découvertes des sciences, des lettres et des arts qui forment une auréole de gloire à la civilisation née du christianisme, et qui constituent les titres de noblesse de notre époque, tout nous atteste que le XIX^e siècle ne manque pas de grandeurs authentiques et surnaturelles. Il y a mieux encore. En plein XIX^e siècle, nous voyons l'Italie et la France, c'est-à-dire les deux nations les plus travaillées par la révolution et en même temps les plus dévouées au Cœur de Jésus, celles aussi qui ont plus fait pour notre bien-aimé Père Don Bosco, élever au divin Cœur un monument plus durable que le bronze. En effet, chers Coopérateurs, et dévouées Coopératrices, il est impossible de ne point éprouver un sentiment particulier de sainte complaisance à la pensée de ces deux temples qui s'élèvent l'un sur l'Esquilin à Rome, l'autre en plein Paris sur la colline bénie de Montmartre. A Rome c'est un prêtre ne possédant rien, qui a dépensé plus de trois millions pour bâtir l'église de Castro-Pretorio; à Paris c'est la France chrétienne tout entière qui a

affirmé sa foi et sa générosité: en mars 99 la souscription de Montmartre atteignait plus de 32 millions. Ces deux faits attestent ce que peut la foi fécondée par la charité. Aussi peut-on appliquer en toute justice à notre siècle la parole profonde de saint Augustin au sujet des lettres de la Bible, qui annonçaient toutes, pour qui savait les entendre, la venue de Jésus-Christ: *Christum sonant*. Notre siècle, lui aussi, comme du reste tous ceux de l'ère chrétienne, *Christum sonat*.

Mais il ne serait ni moins contraire à la vérité, ni moins insensé de nier le mal énorme dont notre siècle est coupable, de ne point reconnaître qu'il a traîné dans la boue ce que la foi a de plus auguste et la charité de plus délicat, de contester en un mot, la divinisation de ce que l'orgueil a de plus féroce et le vice de plus abject. Plus d'une fois ce spectacle désolant a excité notre horreur. Malheureusement le progrès moderne, tout en profitant des résultats du christianisme, en a oublié, par la plus noire des ingratitude, la cause divine, au point que souvent il s'est abaissé par des doctrines honteuses au niveau des brutes, et que plus d'une fois notre civilisation est retournée à l'état sauvage.

Notre siècle a imité le jeune homme que l'Évangile nous montre suivant Jésus couvert d'une robe de lin, et qui, appréhendé par les soldats de Jérusalem, se débarrassa de ses vêtements pour s'enfuir tout nu (1).

Le XX^e siècle a reçu lui aussi de Jésus le vêtement royal dont le christianisme, depuis son origine, a orné la société; mais dévoré d'orgueil et pourri de débauches, il a quitté Jésus-Christ et s'est éloigné, revêtu de sa seule ignominie. Nous avons donc, chers Coopérateurs, et bonnes Coopératrices, le devoir d'apporter un remède à ces grands maux de

notre siècle par la réparation, c'est-à-dire en rendant en nous plus vive et plus franche la foi, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu (1), en rendant plus cordiale et plus agissante notre piété, puisque la piété est utile à tout (2), enfin par l'accomplissement plus fidèle et plus consciencieux de nos devoirs, par une vie plus remplie, plus active, plus digne d'un chrétien. Le Mois du Sacré-Cœur où nous entrons et les solennités auxquelles nous convie l'Église nous en offrent une occasion favorable et salutaire. Réparer ne suffit pas: il faut aussi agir. Le Cœur de Jésus, qui est la charité personnifiée, veut de nous, aux dernières heures du siècle qui va finir, mais surtout durant le mois qui lui est consacré un peu de sacrifice, un peu plus de générosité chrétienne pour son amour. Certes, les Salésiens entendent laisser à leurs Coopérateurs le choix des œuvres auxquelles iront leurs aumônes, ce qui ne nous empêchera pas de recommander ici très particulièrement aux amis de nos Œuvres les Missions et l'éducation de la jeunesse.

Les Missions sont bien l'œuvre la plus agréable au Sacré-Cœur de Jésus. « *J'aime tant les Missions, s'écriait un jour le v. Curé d'Ars, que je vendrais mon corps après ma mort, si je le pouvais, pour fonder même une seule Mission.* » Et un jour, le 25 septembre 1858, le saint prêtre déclara à son ami, M. l'abbé Toccanier, qu'à deux reprises Notre-Seigneur lui avait fait entendre, par une forte inspiration, qu'il ne pouvait mieux employer son argent qu'en fondant des Missions ou en venant à leur secours (3). Nos chers Coopérateurs se feront donc un devoir de secourir les Missions, afin qu'elles puissent s'étendre tous les jours davantage pour le salut d'âmes

(1) Sine fide impossibile est placere Deo. Hæbr., c. XI, 6.

(2) Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ. I Tim. IV, 8.

(3) MONIN. *Vie du Curé d'Ars*, tome II.

(1) Nudus profugit ab eis. Marc., c. XIV, 51-52.

nombreuses et déshéritées, qui attendent avec angoisse des apôtres pour eux et pour leurs fils, pour le salut d'une foule innombrable de sauvages encore plongés dans la barbarie ou dans l'abrutissement, parce que personne ne leur tend une main secourable.

De nos jours surtout, l'œuvre de l'éducation de la jeunesse n'est ni moins excellente, ni moins nécessaire que celle des Missions. Les jeunes gens ne sont-ils pas la pupille des yeux de Jésus, les délices de son Cœur, le souffle de son âme? Ne sont-ils pas l'espoir de la famille, la patrie qui se perpétue, le genre humain qui renaît, le perpétuel renouveau de l'humanité en sa fleur? Quel malheur si à cet âge encore tendre et innocent, où dorment, comme assoupies, les passions qui plus tard agiteront terriblement l'homme fait, cet adolescent n'a pas un ange tutélaire pour le diriger avec amour et le régir avec fermeté! Quel malheur si en un royaume aussi dévasté par les barbares que l'est trop souvent ce pauvre monde, le jeune homme n'a pas une citadelle où il puisse se renfermer, un bouclier contre la rage des méchants, une planche de salut. Les établissements chrétiens d'éducation sont une citadelle; l'enseignement basé sur la foi catholique est un bouclier, et quelle planche de salut que les Patronages du dimanche, l'œuvre grande entre toutes parmi celles qui sont sorties du cœur de Don Bosco, œuvre

que l'on ne recommandera jamais assez à qui souhaite procurer la gloire de Dieu, le salut des âmes, la régénération morale et civile de la société.

Dieu veuille que la consécration au Sacré-Cœur produise, entre autres fruits surnaturels, une ardeur plus grande à promouvoir les Missions et à favoriser l'éducation de la jeunesse.

On lit au Livre des Rois que lorsque Salomon, avec tout son peuple, eut clos les solennités de la dédicace du temple — elles avaient duré 14 jours — il renvoya les foules qui, « bénissant leur roi, s'en allèrent dans leurs tabernacles avec allégresse et le cœur joyeux, pour tous les biens qu'avait faits le Seigneur à David son serviteur et à Israël son peuple » (1).

Daigne le Cœur Sacré de Jésus faire que les solennités de la consécration solennelle annoncée par le Pape donnent des fruits nombreux de joie, de paix, de concorde et d'amour. Notre vœu se réalisera. Nous en avons pour garant la parole du saint Vieillard du Vatican qui déclarait ces jours-ci, d'une voix émue et sur un ton solennel, que cet acte hâtera pour le monde l'heure des miséricordes que nous attendons.

(1) *Benedictes regi profecti sunt in tabernacula sua lætantes et alacri corde, super omnibus bonis quæ fecerat Dominus David servo suo et Israël populo suo. — III Reg. VIII-66.*





AMÉRIQUE DU SUD

BOLIVIE

Encore à travers le pays de Bolivar

(Autre correspondance de S. G. Mgr Costamagna.)

Buenos-Ayres, Almagro, 10 juin 1898.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

PENDANT que j'attends ici le retour de Mgr Cagliari, pour l'accompagner à Turin, j'ai cru devoir remplir la promesse que je vous avais faite dans ma dernière lettre. Je vais donc essayer de vous décrire : d'abord l'état actuel de notre Etablissement de Sucre; puis le sacre du nouvel archevêque, Mgr Taborga; et enfin la suite de mon voyage en Bolivie. Mais je veux être bref.

État actuel de la Maison salésienne de Sucre. — Progrès dans les arts et dans les lettres. — Une leçon d'histoire. — Piété des enfants. — Le Président de la République et nos écoles. — Sa générosité et les preuves de son affection.

Nos écoles, ainsi que le Patronage de Sucre, avancent à pas de géants dans la voie du progrès. On n'a pas encore pu, comme à *La Paz*, y avoir une section composée uniquement d'enfants indiens afin de pouvoir les instruire plus facilement, mais ce qui est différé n'est pas perdu. En commençant par les plus petits, nous pouvons dire que tous font pieusement et convenablement le signe de la Croix, comme l'enseigna la Vierge Immaculée elle-même à l'heureuse Bernadette; et parmi eux, il y en a même quelques-uns qui savent déjà par cœur toute la doctrine chrétienne.

Les progrès faits par les apprentis dans les arts et métiers sautent aux yeux de tous.

Dans l'étude de leur langue, en arithmétique, et spécialement en géographie et en histoire locales, ils sont assez avancés. Il faudrait entendre avec quelle volubilité ils vous décrivent les beautés de la faune et de la flore de leur sol bolivien, de ce sol, si vraiment favorisé par la divine Providence, qu'il semble renfermer en lui-même toute la synthèse de la création. Il suffirait de passer une demi-heure dans ces classes, pour apprendre des élèves eux-mêmes comment la capitale de la Bolivie s'appelait d'abord *Charcas*, puis *Chuquisaca*, ensuite *La Plata*, quand elle fut établie capitale en 1539 par le capitaine Pierre d'Answes, et enfin en 1840 *Sucre*, en l'honneur du grand maréchal d'Ayacucho. Ils vous diraient aussi comment, en 1552, le Pape Jules III érigea dans cette capitale un siège épiscopal, en lui concédant les mêmes privilèges dont jouissait en Espagne le siège de Séville; enfin comment en 1609, Paul V l'a élevée au rang de siège métropolitain, siège qui fut occupé successivement par trente-deux archevêques, parmi lesquels brillent un saint Albert, grand docteur, un Mojo, grand poète, et un Cimeros, si pieux et si généreux qu'il dépensa plus de dix mille écus pour l'autel majeur de sa cathédrale, et mourut pauvre au milieu des regrets de tous les déshérités de la fortune.

Avec la science de nos jeunes enfants, marche de pair la piété. Notre église de Saint-Augustin, autrefois si misérable et si délabrée, devient de jour en jour plus belle aux yeux des fidèles; mais le plus bel ornement de cette église, c'est sûrement la dévotion de nos chers élèves, qui sont pour le peuple une continuelle et éloquente prédication. Ah! si vous aviez vu, cher Père, avec quel pieux entrain ils ont fêté tout le mois de mai en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie.

De leurs progrès dans les sciences et dans la piété, celui qui, après leur bon Directeur Don Gasparoli, s'en réjouit le plus, est certainement le Président de la République lui-même, Monsieur Severo Fernandez. Il fait pour ainsi dire partie de la Maison avec tous nos chers enfants. Durant le peu de temps que je suis resté là, Son Excellence nous a

fait plusieurs surprises agréables. Elle est d'abord venue assister à l'académie préparée pour mon arrivée; puis à l'ordination de deux jeunes prêtres salésiens; et le lendemain à la première messe de l'un de ces nouveaux prêtres, après laquelle elle partagea notre modeste repas; elle est revenue ensuite pour nous souhaiter une bonne fête de Pâques, après avoir, au préalable, eu l'attention d'envoyer en même temps un bœuf entier pour que nos enfants pussent fêter dignement ce grand jour. Enfin sur les conseils de sa digne épouse, très dévote à saint Joseph, Son Excellence fait élever un bel autel à ce grand Saint dans notre église. Que le bon Dieu récompense abondamment cet incomparable ami de nos Œuvres.

Un souvenir à notre confrère Auguste Flabbi. — Fonctions de la Semaine Sainte. — Pieux usages et coutumes barbares. — Bonne fête de Pâques. — Cinq mille confirmés. — Le saint Viatique. — Mission aux Indiens de Charcona. — La famille Chavarria. — Messe pour la paix. — La Rotonde.

Le Bref si désiré qui devait autoriser le sacre de Mgr Taborga se fit attendre un long mois, qui s'écoula cependant très rapide, en raison du travail que je trouvai dans cette capitale.

Tout d'abord j'allai visiter la tombe de notre inoubliable confrère Auguste Flabbi, qui dort pour le moment son dernier sommeil dans une petite crypte portant le numéro 435. Je dis pour le moment, parce que Don Gasparoli m'assure, qu'aussitôt que l'Autorité le lui permettra, il fera transporter la dernière dépouille de notre cher défunt dans la grande crypte de notre église. Ainsi ce jeune et saint religieux retournera au milieu de ses bien-aimés frères en Don Bosco, les Salésiens.

Je n'étais pas arrivé à temps pour pouvoir donner la communion pascale aux soldats, mais j'ai pu officier à toutes les fonctions de la Semaine Sainte, qui se fait ici solennellement. Suivant l'habitude, y prirent part M. le Président de la République, le Conseil des Ministres, le corps diplomatique, les Cours Suprême, Supérieure et Martiale, et toutes les Corporations civiles. Tous assistèrent à la consécration des saintes Huiles, tous firent l'adoration de la Croix et la visite des six tombeaux avec le Président en tête. Avec les palmes reçues le Dimanche des Rameaux, tout le monde orne les balcons des maisons, et on les y laisse tout le temps qu'elles peuvent résister. Que le Seigneur conserve encore longtemps à ce bon peuple ces pieuses coutumes et cette foi patriarcale, qui se font si rare dans le monde.

Je ne puis passer sous silence la manière dont beaucoup d'habitants de Sucre fêtent le Samedi Saint. Celui qui sort de bon

matin, ce jour-là, rencontre souvent des Indiens portant sur leurs épaules un agneau marqué de rouge, dont les bêlements plaintifs et doux font penser au véritable Agneau pascal immolé pour notre salut. Mais plus tard, aux agneaux succèdent de jeunes taureaux, traînés par les Indiens à travers les rues de la cité. Ces pauvres bêtes sont piquées, agacées, effrayées par des vauriens qui ne cessent ce jeu que lorsque le taureau tombe, ou bien fait quelque bond, en donnant des coups de cornes vraiment dangereux pour les passants. Cette année l'agacement des taureaux a été beaucoup plus modéré. Espérons que dans quelques années cessera tout à fait cet amusement périlleux.

Toute la semaine de Pâques fut consacrée à l'administration du Sacrement de Confirmation. Plus de cinq mille personnes le reçurent dans notre église. A l'aube du Dimanche *in Albis* ou de Quasimodo, je fus soudain réveillé par de doux chants populaires qui s'élevaient dans les airs. C'était le clergé, qui, partant à la fois de chacune des paroisses de la ville, s'en allait porter le saint Viatique, ou la véritable Pâque, aux malades. Un peu plus tard, vers 8 heures, toujours avec chants et musique, vint, le tour des pauvres prisonniers, puis enfin des invalides de l'hospice.

Dans la seconde semaine après Pâques, nous allâmes à *Charcona*, pays éloigné d'une demi-journée de Sucre, donner une mission aux Indiens. Le colonel Chiavarria voulut bien nous donner l'hospitalité et il nous reçut, comme il sait le faire, avec tout son cœur. Les Indiens accoururent de tous côtés. Quel peuple simple et naïf! Tous portent encore une ou plusieurs tresses de cheveux, suivant l'ancienne mode, et ils se couvrent la tête d'un immense et affreux chapeau que les plus riches ont grand soin d'orner et même de couvrir entièrement avec des monnaies d'argent grandes et petites.

De *Charcona*, j'emporte un souvenir durable, c'est celui de la bonté de la famille Chiavarria. De retour à la capitale, le colonel fit si bien qu'il me conduisit à la *Rotonde*, dire une messe *pro pace*. Le Président de la République voulut bien y assister avec toute sa suite. Le Seigneur récompensa leur piété. Les élections politiques, qui eurent lieu immédiatement après cette messe, se firent en effet très pacifiquement. La *Rotonde* est une petite église assez gentille, qu'a fait construire le Président Isidore Belzu, à l'endroit même où, assailli par ses ennemis, ceux-ci tirèrent sur lui à bout portant, mais le ratèrent et ne purent le tuer. Ce pauvre Président, nous raconte le colonel Chiavarria, en se voyant attaqué, s'écria: Vierge du Carmel! Il fut laissé pour mort sur le sol. Mais peu après il put se relever, guérit de ses blessures, puis alla à Rome se jeter aux pieds de Pie IX. Celui-ci, ayant appris le miracle, lui fit ca-



LL. GG. NN. SS. Michel Taborga, archevêque de Sucre,
et Costamagna, évêque titulaire de Colonia.

deau d'une belle statue de Notre-Dame du Carmel, portant au cou des reliques de saint Isidore. A son retour, le premier soin d'Isidore Belzu fut de faire bâtir cette belle *Rotonde*, en mémoire de la grâce miraculeuse obtenue par la Vierge du Carmel.

Arrivée du Bref pontifical. — Joie générale. — Cérémonie du sacre de Mgr Taborga. — Une note discordante. — Le nouvel Archevêque.

Mais arrivons au sacre. Vers huit heures du soir, le 5 mai, voilà que les deux grosses cloches et les vingt-quatre autres (je dis bien vingt-quatre) de la tour de la métropole viennent rompre le silence de la nuit. Elles annoncent à tous que le Bref est enfin arrivé, et aussitôt des dix-huit autres clochers de Sucre s'élance un tel concert, qu'il semblait que le ciel se fût ouvert pour répandre toutes ses grâces sur la capitale de la Bolivie. La lune elle-même apparaissait souriante, et montrait sa face pleine et brillante, comme si elle eût voulu changer la nuit en jour. Et en effet, il était arrivé, ce Bref tant désiré, que le Saint-Père avait daigné signer le 20 mars, au lendemain de la fête de saint Joseph, et le jour même du sacre de Mgr Anaya, évêque de Cochabamba. Nous courûmes tous aussitôt féliciter Mgr Taborga, et nous annonçâmes que le sacre aurait lieu dans deux jours, *contrariis quibuscumque non obstantibus*.

La montagne, qui bientôt se couvrirait de neige, et que je devais traverser pour aller à Turin, me forçait à hâter, et le 8 mai, jour de la fête de saint Michel, qui est justement votre fête, bien-aimé Père, fut le jour désigné pour le grand acte de la consécration. Et voyez quel heureux rapprochement! Mgr. Taborga s'appelle aussi Michel, et comme Dieu a dit à saint Michel: *Constitui te principem super omnes animas suscipiendas*; de même je dirais à Mgr Taborga: Je t'établis chef de toutes les âmes de ce diocèse.

Je ne m'arrêterai pas à vous décrire la fonction. Elle fut pareille à celle de Cochabamba, avec plus d'éclat toutefois, à cause de la présence du gouvernement et de l'armée. L'ancien Président M. Arce et le Président actuel M. Alonso furent les deux parrains du nouvel Archevêque. La musique sut conserver la note religieuse presque jusqu'à la fin. Mais *in cauda venenum*; à ce moment l'orgue nous envoie les notes on ne peut plus profane d'un morceau de..... *la Norma*. — *Quousque tandem?*

Le gouvernement, les chanoines et le peuple conduisirent ensuite leur nouvel archevêque à son palais, en le faisant passer sous quatre arcs tout fleuris.

Mgr Taborga est le trente-troisième archevêque de Sucre. Il a soixante-quatre ans, et est encore très robuste, mais surtout il est très instruit et saintement énergique. Il est

plein de bonté et de reconnaissance pour son consécrateur, et cette bonté se reporte sur tous les Salésiens de Sucre. Entre autres cardinaux, il nous donna une magnifique étoile de diamants, que nous avons fait placer au-dessus de l'Ostensoir et qui brille comme une flamme ardente, pour nous montrer le Roi des rois. Que le Seigneur daigne conserver longtemps encore mon cher frère en Jésus-Christ, Mgr Michel Taborga!

Le retour. — Cruelle séparation. — Adieu. — Moro-Moro. — Caractère de ses habitants. — Il paraissait un saint!

Le lendemain du sacre, malgré les nombreuses instances qui me furent faites, je quittai de bonne heure la capitale. Ni l'Archevêque, ni le Président n'arrivèrent à temps pour me rejoindre, mais le premier m'envoya son neveu, qui m'accompagna une partie de la première journée, et le second me fit escorter pendant cinq jours par deux officiers boliviens. A peine hors de la ville, nous rencontrâmes tous les séminaristes, conduits par leurs bons directeurs, qui nous suivirent quelque temps en nous adressant de tendres adieux. Et un peu plus loin, quand nous eûmes perdu de vue non seulement la ville, mais aussi les deux collines de *Sica Sica* et de *Churuquilla*, aux pieds desquelles repose la ville, voilà que tout à coup nous nous trouvons au milieu de nos chers enfants de l'Oratoire. Partis de Sucre avant le jour, ils étaient venus jusque-là pour me faire une douce surprise et me donner un dernier et cruel adieu, car là je fus forcé de me séparer définitivement de mon courageux compagnon de route Don Gasparoli, du recteur et vice-recteur du séminaire, de tous les Salésiens et de nombreux Coopérateurs qui nous avaient accompagnés jusque-là. Adieu à tous, et à toi aussi, bonne ville de Sucre!

Nous suivions alors un sentier qui nous conduit à *Moro-Moro*. Une centaine de jeunes Indiens s'efforçaient d'aplanir la voie. Simples et forts, ces chers petits travaillaient sans relâche pour l'évêque qui devait passer, et pour toute récompense ils se contentèrent de sa bénédiction, qu'ils reçurent à genoux. Nous rencontrons ensuite d'autres Indiens plus âgés, tous portant sur les épaules un fagot de bois, et un pot de terre pour préparer leur nourriture. Le curé de Moro-Moro, qui les accompagne, nous dit qu'ils vont ainsi, en vertu de la loi des prestations, travailler, deux jours chacun, à la construction d'une bonne route carrossable; mais souvent les deux jours se changent en dix, et les Indiens, pauvres et timides, n'ont personne pour les protéger contre les abus.

A *Moro-Moro*, nous arrivons à la chute du jour. Tout à l'entour on ne voit que des pores creusant la terre avec leur groin. Les pay-

sans reçurent l'évêque avec les démonstrations habituelles. Je donne la Confirmation à tous ceux qui sont prêts. Il fait ici un froid très vif, à cause de l'altitude de ces montagnes dénudées. Et dire que le pauvre Flabbi, tout malade qu'il était, avait dû passer trois jours dans ce pays, faute de forces pour continuer son voyage: « Ce jeune clerc paraissait un saint, me dit le curé; au milieu de ses souffrances il ne laissait jamais échapper une plainte ». Et tous les habitants disaient de même.

Le passage de l'enfer. — Ariette à l'Ange gardien. — Ocuri. — Magifique panorama. — La main de la Providence. — Une petite leçon d'histoire naturelle.

Le lendemain, après avoir voyagé pendant quatre heures au clair de lune à travers ce chaos de sommets, nous arrivons à l'aube à la terrible montagne nommée l'Infernello.

Je composai de suite une ariette sur la strophe suivante:

*Angel de mi guarda,
Dulce compañía,
No me desampares
De noche, ni de día! (1)*

et en le chantant plus de cœur que de bouche, j'arrivai sain et sauf sur la pente opposée de cette fameuse et dangereuse montagne. Et penser que le bon Flabbi avait dû faire cette même route, malade comme il était! Et dire que pendant quatre siècles, Indiens et chrétiens, sénateurs et députés, eurent le courage d'aller à la capitale par une pareille voie! Heureusement que le bon Président actuel va en finir une bonne fois pour toutes avec ces chemins de malheur. Qu'il se hâte donc, puisque *operis pretium erit*.

Nous arrivons bientôt à *Ocuri*. J'y donne la confirmation et nous y passons la nuit. C'est là que le bon M. Lara me prêta une mule excellente, et que le Sénateur Emmanuel Argandoña et son fils Louis s'offrirent pour m'accompagner jusqu'à *Uguni*.

Le jour suivant, de bon matin, nous laissons *Ocuri*. Louis Argandoña me fait voir, au clair de lune, tous les *ingenios* qui servaient à travailler l'argent, maintenant en ruines et abandonnés, qui entourent tout le pays d'*Ocuri*, lequel, au dire de Louis, était autrefois une ville de quarante mille âmes et qui n'en compte plus maintenant que huit cents.

Mais le froid se fait de plus en plus sentir et nous pénètre jusqu'aux os; les mules à chaque pas manquent de s'abattre sur le sol gelé; aussi bientôt la parole meurt-elle sur les lèvres de tous, tant que nous dûmes

marcher pas à pas jusqu'au lever du soleil. Vers huit heures du matin, nous avons atteint la cime d'une montagne haute d'environ cinq mille mètres. De là le sénateur Argandoña me fit contempler l'immense étendue des départements de *Chuquisaca*, *Potosi*, *La Paz* et *Cochabamba* qui, par la suite ininterrompue de leurs chaînes de montagnes, présentent l'aspect d'une mer en fureur. Il m'indique aussi non loin de là le pic du *Chorolque*, qui, s'il n'élève pas la tête aussi haut que l'*Illampu*, l'*Huaina Potosi*, le *Mururata* et l'*Illimani*, semble cependant vouloir se mesurer avec le *Sajama*, le *Corolo* et le *Tumari*. Il me montre encore les montagnes voisines de *Colquechaca*, où l'on travaille avec tant d'ardeur à extraire l'argent en grande quantité; et enfin il me fait voir le groupe des monts les plus élevés, qui forment de *Vilcapugio* à *Sucre* la séparation des deux grands bassins, dont l'un porte à gauche son tribut au lointain fleuve des *Amazones*, et l'autre à droite envoie ses nombreux cours d'eau grossir l'estuaire de *La Plata*. En descendant les pentes de cet amoncellement de rochers qui ne porte pas même un brin d'herbe, le bon Sénateur me démontre cependant comment, même dans ces lieux abrupts et déserts, la divine Providence fait sentir aux pauvres Indiens sa main paternelle. Faute de bois, on trouve là beaucoup de *yareta*, sorte de combustible résineux, couvert d'une couche de matière verdâtre semblable à de la mousse, et qui a l'apparence d'un grand champignon sans tige. Souvent, au milieu des débris de roches, on trouve des couches de plantes carbonisées. Et enfin les excréments des *lamas* eux-mêmes, que ces animaux amoncellent instinctivement, servent admirablement à allumer et à alimenter le feu.

A propos de *lamas*, M. Argandoña, après m'en avoir montré un nombre considérable au fond des vallées, voulut m'en raconter les merveilles. Selon lui, les *lamas* se distinguent des *alpacas*, qui sont presque aussi nombreux, non seulement par la forme des oreilles, du cou et de la queue, mais aussi et surtout par la laine qu'ils ont beaucoup moins fine. Les *lamas* portent sur leur dos des charges de sel, de pierre ou d'autres matières, pourvu qu'elles ne dépassent pas quarante ou cinquante kilogrammes. Ils sont assez sobres; il y en a qui se contentent de *paja brava*, herbe très dure, que les ânes mangent seulement lorsque la faim les y pousse. Ils sont capricieux. Si, par exemple, l'un d'eux tombe à terre sous le poids de sa charge, il se laissera frapper et ne bougera pas avant de l'avoir vue diminuer; on l'assommerait plutôt que de le faire relever. Seulement la patience de l'Indien finit toujours par vaincre son entêtement. L'Indien ramasse des pierres, s'assied à côté du *lama* et chaque seconde, il lui en jette une dans l'oreille, ne s'arrêtant que lorsqu'il voit se relever le paresseux. Les *lamas*,

(1) O mon Ange gardien,
Douce compagnie;
Ne me quittez pas,
Ni de jour, ni de nuit.

continue M. Emmanuel, sont une vraie providence pour les pauvres Indiens du désert. Ce sont eux qui leur donnent, vêtements, sacs, cordes, etc., avec leur laine, un aliment avec leur chair, de l'argent avec leur lent mais sûr transport de marchandises, qu'ils font d'une ville à l'autre, transport si économique qu'il fait concurrence même aux chemins de fer.

Prévoyance des Indiens. — Superstitions. — La bassinoire de la vieille Indienne — Vive le nombre 13! — Le tambo du Libichuco. — Arrivé à Santiago — Passage des Cordillères. — Conférence aux Coopérateurs de Mendoza. — A Buenos Ayres.

Mais je vois que j'allonge le récit. Allons au plus court. Ce jour-là nous descendons à *Macha*. Le clergé et le peuple nous accueillent avec joie. Je donne la Confirmation à plus de deux cents personnes, et nous repartons aussitôt pour *Tambo d'Aconcagua*, situé presque au sommet d'une très haute montagne, appelée le *Libichuco*, dont nous atteignons la cime le lendemain. La rareté de l'air nous fait un peu souffrir, et nous remarquons une chose vraiment curieuse. Tout ce plateau élevé était couvert de petits tas de pierres, dont quelques-uns assez semblables aux petites maisons construites par nos gamins, et remplis d'excréments desséchés de bêtes de somme. On me dit que ce sont les Indiens qui les préparent, pour que les voyageurs, au moment des neiges, puissent trouver de quoi se réchauffer en allumant du feu sur ces montagnes. Mais au point tout à fait culminant, et tout proche du sentier, nous apercevons un énorme tas de pierres (*apacheta*) tout couvert de *cocca* mâché. J'ai eu beau interroger tout le monde sur cette particularité, je n'ai pu recueillir que des hypothèses. L'opinion la plus probable, c'est que, par un reste de superstition, les pauvres Indiens, pour se rendre favorables les esprits qui habitent ces régions, jettent en passant sur l'apacheta les feuilles de *cocca* qu'ils sont toujours en train de mâcher.

Avant mon départ de *Tambo*, une vieille Indienne était venue se placer devant moi en tenant dans ses mains une espèce de casolette ou bassinoire remplie de charbons ardents, et elle l'élevait vers le ciel, pour obtenir que ma mule ne bronchât pas en route, que je ne tombasse pas entre les mains des brigands (qui n'existent pas en Bolivie), en un mot pour que mon voyage fût heureux. Je la grondai sévèrement et lui fis comprendre qu'un *Ave Maria* bien dit valait mieux que tout son feu, et que ce qu'elle faisait là était un péché. Et pendant que la pauvre vieille s'en allait toute confuse, je me disais: Pauvre vieille! Qui t'a jamais appris une page de catéchisme? Et cependant combien

de chrétiens qui se rangent parmi les gens civilisés, qui sont instruits, croient cependant encore à bien des choses du même genre, à tel point qu'ils se sauvent de table lorsque par malheur, ils viennent à s'apercevoir que les convives sont au nombre de treize, nombre fatal, chiffre de mort! Mais que dis-je? Vive le nombre treize! Est-ce que le grand Pape qui défie la mort depuis tant d'années ne s'appelle pas justement Léon XIII?

Mais il s'en faut de peu que cette nouvelle digression ne me fasse perdre ma route et que je ne puisse plus arriver à la fin de mon voyage. L'avant-dernier jour de notre course à dos de mulet, nous arrivâmes à *Tambo de Libichuco*. Dans cette bourgade, j'appris que mon neveu s'y était trouvé dangereusement malade pendant deux jours, par suite du manque d'air. Accompagné du R. P. Latorre, des religieux de Picpus, il voulait venir assister au sacre de l'Archevêque, mais lorsqu'il eut recouvré assez de forces, il avait dû reprendre lentement le chemin déjà parcouru, sans plus penser au sacre.

Nous repartîmes promptement de *Tambo de Libichuco*, parce qu'il n'y faisait guère bon. Dans la journée, nous traversons le plateau de *Vilcapugio*, où le général argentin Balgrano, après ses victoires de *Salta* et de *Tucuman*, fut battu par le général espagnol Pezuela. Vers le soir nous arrivons à *Ancacato*, où deux ans auparavant, je n'avais pu donner la Confirmation, par suite de la perte du vase du Saint-Chrême. Aujourd'hui nous l'avons, et tout le monde est satisfait.

De *Ancacato* à *Challapata*, la route est carrossable, et le Président de la République avait fait télégraphier pour qu'on m'y envoyât une voiture. Elle arriva justement dans la nuit, mais les mules qui l'avaient amenée jusque-là, à peine se trouverent-elles détachées, qu'elles reprirent à toutes jambes le chemin de leur écurie, et nous dûmes continuer le lendemain notre voyage à cheval. A *Challapata*, je trouvai mon neveu déjà remis de son indisposition. Là je confirmai une centaine de personnes et en route pour *Uyuni*, où confessions et confirmation prirent toute une journée. Le reste de mon voyage jusqu'au Chili, à *Valparaiso* et à *Santiago*, ne renferme aucune particularité.

A *Santiago*, je célébrai avec tous nos confrères la fête de Marie Auxiliatrice, et après un temps affreux qui couvrit de neige toutes les montagnes, j'essayai de franchir les Cordillères. Don Coratella m'accompagnait. Le second jour de notre ascension nous trouvâmes huit sacs de lettres abandonnés par la poste pendant la tempête de neige. Par un secours vraiment providentiel du ciel, il ne nous arriva aucun malheur; seule ma pauvre mule, à la fin de la descente, tomba pour ne plus se relever. Arrivés à *Mendoza*, dans la République Argentine, nous rendîmes grâces

à Dieu et à Marie Auxiliatrice, pour leur visible protection pendant cette pénible chevauchée.

A *Mendoza* je confirmai une foule de gens, je fis la conférence des Coopérateurs, et après trois jours de repos, nous primes la route de Buenos-Ayres et nous arrivâmes heureusement à notre vieille et chère maison d'Almagro, où je trouvai tant d'admirables progrès que j'en remercie chaque jour le bon Dieu.

Bénissez-moi, cher Père, et priez pour moi

Votre très affectionné fils en J.-C.

✠ JACQUES, évêque.



BOLIVIE

Extrait d'une lettre de Don Jean Gasparoli, Directeur du Collège Don Bosco à Sucre.

Sucre, 10 septembre 1898.



VIVE Notre-Dame Auxiliatrice ! Quelle belle fête nous avons célébrée le 8 de ce mois ! La capitale de la Bolivie, déjà illustre par son Université et par ses monuments religieux, vient d'ajouter une nouvelle page à la chronique de ses fastes historiques. Dans l'antique église dédiée au glorieux Evêque d'Hippone et restaurée par la piété de nos chers et dévoués Coopérateurs salésiens, a eu lieu l'inauguration solennelle du bel autel de marbre consacré à Notre-Dame Auxiliatrice. Longtemps avant l'heure fixée pour la cérémonie, une foule empressée de fidèles remplissait la petite église. Son Excellence M. le Docteur Sévère Alonso, Président de la République, accompagné de tous les Ministres et de sa garde d'honneur, de sa sœur et de beaucoup de familles nobles de la ville, avait pris place dans la nef. Sa Grandeur Mgr l'Archevêque présidait lui-même la cérémonie. Le bel autel attirait l'attention générale, mais bien des yeux auraient voulu percer le voile qui dérobaient à leurs regards l'image de la Madone. Enfin le rideau tombe, la musique militaire placée à la porte de l'église rompt le silence, en jouant l'hymne national et la Vierge de Don Bosco apparaît pleine de gloire et de majesté planant sur les nuages, et entourée d'anges et de saints. Une émotion poignante s'empare de tous les cœurs : les uns pleurent, les autres sont saisis d'admiration, tous tombent à genoux et prient avec ferveur. Vive Marie ! Maintenant les habitants de Sucre et de la Bolivie pourront s'adresser en toute confiance à cette divine Mère, puissante Secours des chrétiens.

Monseigneur l'Archevêque procède à la bénédiction et de l'autel et de l'image. La bénédiction terminée, commence la Messe solennelle célébrée par le R. P. Isaac Delgadillo, Supérieur des Oratoriens. Nos enfants firent tous leurs efforts pour égaler les anges dans l'exécution des chants. L'éloquent orateur, l'honorable sénateur Don Prime Arieta, curé de Saint-Lazare, monte en chaire et dit les louanges de la Mère de Dieu, apparue aujourd'hui à tous les yeux ravis sous le vocable de Notre-Dame Auxiliatrice, et avec son éloquence claire et vibrante il transporte son brillant auditoire et lui démontre que le besoin le plus urgent de notre temps est la prière et le travail. Don Bosco, au moyen de ses Oratoires et de sa dévotion à Notre-Dame Auxiliatrice, y a pourvu. Il termine en demandant à l'Archevêque sa paternelle protection et au Président sa dévouée coopération à l'Œuvre de Don Bosco. La belle cérémonie se clôtura par le chant du *Te Deum* et la bénédiction solennelle du Très Saint-Sacrement.

La noble assemblée se rendit ensuite à l'Oratoire où une légère collation leur fut offerte dans une des salles de la Maison. Le soir, nouvelle réunion. Tous les principaux habitants de Sucre assistaient, dans l'enceinte du Collège brillamment illuminé, à une représentation dramatique en l'honneur de nos hôtes du matin.

A propos de ces fêtes, permettez-moi de retracer ici deux grâces obtenues à Sucre par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice.

Le 21 mai dernier, le jeune Joseph Mua tombait malade, atteint de pulmonie. La maladie en peu de jours le réduisit à la dernière extrémité. Lui-même reconnut le danger; il désira recevoir les Sacraments et disait: « Je veux mourir ici au Collège; oh! combien je voudrais que ma mort fût comme celle d'Auguste Flabbi. » Le matin du 26, moi-même je me trouvais pris d'une forte fièvre; cependant je fis un effort et je me rendis près du malade: « Cher Joseph, lui dis-je, fais une promesse à Notre-Dame Auxiliatrice et dis-lui que, si cela se peut, elle t'obtienne de Dieu la guérison. » J'avais à peine achevé ces paroles, que les crachements de sang et la toux cessèrent; il se sentit mieux, le 30 du même mois il entra en pleine convalescence, et quelques jours après il reprenait ses études au milieu de ses camarades. Oh! que la puissance de Marie est grande!

Le premier juin, je venais de prêcher la clôture du mois de Marie au séminaire de cette ville. Un homme s'approche de moi, et me dit: « Père, venez vite, il y a une pauvre jeune fille mourante qui désire se confesser. » En toute hâte je traverse la ville et arrive près de la malade. C'est une jeune fille de dix-sept ans, nommée Carmen Chavez. Dans la chambre se trouvaient trois médecins en consultation; ils déclaraient le cas désespéré

et ne donnaient pas à la pauvre enfant une heure de vie. Elle était atteinte de phthisie et d'une fièvre typhoïde qui lui avait déjà décomposé le sang, au point qu'elle était toute violette.

Je m'approchai d'elle, entendis sa confession, lui donnai l'absolution et la bénédiction de Notre-Dame Auxiliatrice, en même temps que je lui suggérais de faire la promesse d'aller communier à l'autel de Notre-Dame, aussitôt après sa guérison. Et avant de partir je lui remis, ainsi qu'à sa sœur aînée, une image de la Madone. Le lendemain matin, à tout hasard, je me rendis de nouveau auprès de la malade, craignant bien de ne trouver qu'un cadavre.... Non seulement je la trouvai encore en vie, mais, de plus, avide de recevoir le saint Viatique. Je le lui apportai donc; elle me demande ensuite une nouvelle bénédiction et nous parlâmes de Marie. Les trois médecins appelés en consultation arrivèrent, tout surpris de voir leur malade ainsi, et ils reconnurent que seul le secours de Marie avait pu accomplir cette merveille, car aucun remède n'aurait pu la sauver. Deux semaines après, elle se levait et les médecins disaient: «Ce n'est pas une malade guérie, mais une morte ressuscitée». Se souvenant de sa promesse, la première fois qu'elle put sortir, elle vint avec sa sœur à notre église faire la sainte communion à l'autel de la Vierge de Don Bosco, en action de grâce de la santé recouvrée. Vive donc toujours notre puissante Auxiliatrice! Chaque jour ici son culte grandit, la confiance augmente et la dévotion à Notre-Dame Auxiliatrice se développe de plus en plus.



ÉQUATEUR



Dans les forêts orientales de l'Azuay.

(Extrait des lettres de Don François Mattana.)

Depuis le mois de février 1898 nous n'avons plus parlé dans le *Bulletin* de notre importante Mission chez les Jivaros de l'Équateur. Il est donc juste que nous donnions aujourd'hui quelques nouvelles tirées des lettres de Don Mattana, lettres qui nous sont parvenues malgré la difficulté des communications.

Pose de la première pierre de l'église de Notre-Dame Auxiliatrice à Gualaquiza. — Les espérances du Missionnaire.

15 août 1897. — C'est une date vraiment mémorable que celle-là dans les fastes de notre Mission au milieu des forêts orientales de l'Équateur! Aujourd'hui à Gualaquiza, avec

la plus grande solennité possible, a été bénie et posée la première pierre de la belle église que nous voulons élever en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice. Ce fut une cérémonie indescriptible, et notre ciel, souriant et pur, semble de couleur perse, tant il se teinte de reflets roses pour marquer la joie et le bonheur de cette belle journée. Les rues de Gualaquiza, qui peu à peu finissent par se faire, regorgent de monde, blancs ou Indiens dans leurs costumes variés, dès les premières heures de la matinée. L'endroit magnifiquement décoré où doit s'élever la nouvelle église se trouve au centre de la ville, et comme tout le monde se dirigeait de ce côté, il arriva qu'avant l'heure fixée pour la cérémonie, une foule de peuple stationnait à l'entour. A l'heure dite, la cérémonie eut lieu suivant le rituel romain, au milieu de la plus grande dévotion et de l'attention générale.

De quelle importance est pour nous cet événement! Comme il démontre bien une fois de plus la vérité de la prophétie de Malachie disant qu'un jour viendra où le nom du Seigneur sera loué et béni par tout le monde et qu'en tous lieux s'offrira l'Hostie sainte de la Rédemption! Dans ces régions lointaines et inexplorées, commence aussi cette œuvre, sous les auspices d'un groupe dévoué de catholiques ardents et sous la protection efficace de la Madone de Don Bosco. N'est-ce pas là un événement digne de passer à la postérité? N'est-ce pas un nouveau triomphe de la puissance de Notre-Dame Auxiliatrice à inscrire dans les fastes les plus consolants? Entourée de toutes parts par des forêts séculaires, où vivent de nombreuses tribus sauvages, cette église sera le foyer de leur régénération. D'elle sortiront, en un jour peu éloigné, unies ensemble, la religion et la civilisation; ces forêts de l'Azuay se changeront alors en riches campagnes, et leurs habitants deviendront de laborieux ouvriers. Il me semble déjà voir cet idéal réalisé dans l'événement de cette journée.

La première pierre, solennellement bénie et posée aujourd'hui, renferme le procès-verbal authentique de cette cérémonie avec un certain nombre d'objets de cette époque, ce qui servira à rappeler aux générations futures nos entreprises d'aujourd'hui.

Si maintenant l'on nous demande quelles sont donc les espérances qui donnent tant de zèle au Missionnaire de Gualaquiza pour entreprendre sans ressources une telle construction, je répondrai que ce sont les mêmes qu'a eues autrefois Don Bosco, quand, avec quarante centimes, il commença l'église de Notre-Dame Auxiliatrice à Valdocco. Mes espérances reposent sur la divine Providence, qui ne manque jamais à ceux qui se fient en Elle, et sur la générosité de nos bons Coopérateurs et de nos Coopératrices dévouées. Dans ces terres lointaines et sauvages, il nous arrive souvent de manquer des choses les

plus nécessaires à la vie, mais l'idée que nous travaillons pour Dieu nous réconforte et nous anime, à la pensée de la récompense éternelle qui nous attend.

Réouverture de notre Oratoire de Cuenca. — Fêtes de Notre-Dame Auxiliatrice. — Les attraites de la barbe — Activité. — Changements de décor. — Société protectrice de nos Missions.

24 mai 1898. — Me voici à Cuenca depuis plusieurs jours, pour achever tout ce que nécessite la réouverture de notre Maison *del Corazón di María*, et aussi pour y préparer, avec toute la magnificence possible, la fête de notre céleste Patronne. J'ai prêché la neuvaine préparatoire, et Mgr Bénigne Palacios, l'Administrateur apostolique, a bien voulu rehausser de sa présence l'éclat de notre solennité. Nombreuses furent les communions, excellente la musique, et édifiante la tenue de tous. Mais je ne puis passer ici sous silence un moyen inespéré et tout à fait imprévu pour conquérir la sympathie générale. Je viens d'en faire l'expérience à Cuenca, et je puis affirmer que ma longue barbe a eu cet insigne honneur, car le peuple, dans sa joie ne cessait de répéter: quelle ardeur ont ces Salésiens avec leur barbe! Mais si ma barbe est devenue si attirante, nous le devons surtout au zèle et à l'activité qu'en vrais fils de Don Bosco nous avons déployés en ces jours. Cela, plus que tout le reste, a contribué à nous attirer l'admiration et l'estime de toute la population. Le Révérendissime Administrateur apostolique lui-même, et le R. P. Matovelle, remplis d'enthousiasme, me disaient: «Cela nous plaît beaucoup, et plaira encore plus à tous les Cuencains!»

A noter également le changement de décor qui s'opère dans ces régions. Autrefois de Cuenca partaient religieux, prêtres et missionnaires pour le territoire oriental de Gualaquiza, mais peu à peu cela diminua, à cause des guerres continuelles que se faisaient entre eux les enfants de la forêt, les sauvages Jivaros. Cette année au contraire, c'est de Gualaquiza que les Salésiens sont venus à Cuenca, non pas pour civiliser cette nation déjà polie, mais pour instruire la jeunesse. De tels changements sont la preuve la plus éclatante du secours de Dieu dans toutes nos entreprises.

A Cuenca, nous avons eu encore une autre grande consolation. Les principales dames de la cité et des villes de l'Azuay se sont groupées pour former une *Société protectrice des Missions salésiennes de Mendez et de Gualaquiza*, et elles ont voulu que je leur donne un Règlement, en même temps que je ferais une conférence publique dans l'église cathédrale (1). Le but de cette société est louable,

(1) Cet événement a déjà été rapporté par le *Bulletin* dans le numéro du mois de mars dernier.

mais l'ardeur et le zèle de chacune des associées le sont encore plus. J'espère que de tout cela sortira un grand bien pour nos Missions chez les Jivaros.

15 juin. — Je suis encore à Cuenca; mais à la fin du mois, toutes choses achevées, j'espère retourner à Gualaquiza. Pour moi, ces forêts, ces Jivaros à l'œil étincelant, à l'âme ardente et guerrière ont un attrait inexplicable. C'est là vraiment la vigne mystique que le Seigneur m'a confiée; et c'est là le secret qui me rend si chère la solitude de la forêt avec ses privations, et l'absence d'une parole amie dans les heures de défaillance... Chers Jivaros, vers vous se tourne sans cesse ma pensée, et quand je dors, votre vue vient encore réjouir mon imagination... Il me semble voir déjà vos forêts, tout embellies et pourvues de routes commodes et faciles qui vous mettront en relation avec les peuples civilisés, dotés de villes et de bourgs qui remplaceront les bois actuels, et surtout peuplés d'habitants chrétiens et laborieux, qui égaleront facilement les autres peuples dans l'industrie et le commerce... O Jésus Rédempteur, hâtez cette heure si désirée: faites que tant de pauvres Indiens soient bien vite admis à jouir avec nous des délices infinies de votre règne: *Servire Deo regnare est.*

Retour et progrès de la Mission. — Dégringolade. — Sauvés par Marie.

10 juillet. — Je continue mon récit à Gualaquiza, où nous ne sommes arrivés que par un vrai miracle. Le fait que je raconte plus bas en est la preuve évidente. Les affaires de la Mission vont bien. J'ai déjà fait faire quatre nouvelles cloches, trois pour l'église paroissiale et une pour la chapelle Saint-Joseph, distante d'un jour de Gualaquiza. J'ai même organisé une petite fanfare, augmenté l'outillage des ateliers et surtout le nombre des apprentis. Dix jeunes gens se sont mis aux études avec l'intention d'embrasser la carrière ecclésiastique: deux ont déjà revêtu l'habit ecclésiastique en septembre et les autres le feront prochainement. Dieu soit béni!

En comparant la Gualaquiza d'aujourd'hui avec celle de l'année où la divine Providence me confiait ce champ, que de motifs n'ai-je pas bénir la miséricorde de Dieu! Quels changements, quel progrès en si peu de temps!

Tout l'Équateur surpris a les yeux fixés sur ce Vicariat, c'est à qui louera Dieu de l'enthousiasme que les Salésiens suscitent parmi les populations équatoriales. Les conférences faites dans les principales villes, les cercles, les sociétés protectrices des Missions fondées à Cuenca et à Gualaceo, ont fait croître le grain de sénévé salésien jeté dans ces contrées. Tous les journaux de la République parlent en notre faveur et

avec le plus grand éloge. Les dépenses, faites après l'incendie de 1894, qui a tout détruit, s'élevèrent à 15,000 *suces*, fournis par la charité des populations de l'Azuay.

16 juillet. — Aujourd'hui, que ma plume entonne un cantique de louange à notre chère Vierge Auxiliatrice, et qu'en ce jour consacré à Marie, Reine et ornement du Carmel, mes paroles soient consacrées à sa gloire pour chanter ses merveilles. J'écris, le cœur rempli de reconnaissance, parce que je puis dire que j'ai eu en ces merveilles une large part.

Aux premiers jours de juillet, comme je l'avais fixé, je partis de Cuenca, en compagnie d'un nouveau prêtre, Don Adolphe Garcia, et de six robustes jeunes gens désireux de se consacrer aux Missions. Après deux jours de voyage et sous une pluie battante, nous atteignons *San José*. Nous y passons la nuit, et le lendemain, après avoir célébré la sainte messe, prêché et confirmé quelques enfants de la bourgade, nous poursuivons notre route, dans l'espoir d'atteindre Gualaquiza avant le coucher du soleil. A noter toutes ces particularités, parce que tout fait mieux ressortir la protection visible de Marie.

Nous étions donc huit; les uns montaient des mules et d'autres des chevaux. En plus nous avions trois mules pour porter les vivres et les bagages. Depuis quatre ans et demi que nous sommes établis dans ces forêts, c'était la caravane la plus nombreuse et la mieux équipée. Après une demi-heure de route, là où la pente est plus rapide et plus dangereuse, je ne sais comment cela se fit, ma mule, qui était pourtant solide et vigoureuse, vint à perdre l'équilibre, et sans que j'aie eu le temps de retirer les pieds des étriers, je roulai sur la pente, plus de vingt mètres, avec la rapidité d'une pierre lancée du haut de la montagne. Figurez-vous dans quelle position je me trouvais... Avec les pieds pris dans les étriers, j'étais entraîné par le poids de la mule et forcé de ne faire qu'un avec elle, de sorte que tantôt c'était la mule qui était dessous et tantôt moi qui supportais tout le poids de la mule... Mes compagnons de voyage, voyant une telle dégringolade, et dans l'impossibilité de me porter secours, se désolèrent et me pleuraient déjà comme mort... Néanmoins, pendant que je roulais, j'avais pu heureusement conserver mon sang-froid; m'attendant d'un moment à l'autre à la mort, je m'étais recommandé à Notre-Dame Auxiliatrice, et, en moi-même, je m'étonnais de ne ressentir aucune douleur et de ne éprouver aucun mal ni de la mule, ni des pierres, ni des troncs d'arbres que je rencontrais... Finalement, grâce à Dieu, je pus lâcher les étriers et me débarrasser de la mule, sans cependant réussir à m'arrêter sur la pente rapide... Quelques mètres encore, et je tombais inévitablement dans le *Cuechipamba*. Ce

fleuve, qui au-dessous de Gualaquiza prend le nom de grand *Bomboiza*, considérablement grossi par les pluies, humainement parlant, n'offrait aucune chance de salut à celui qui tomberait dans ses eaux... Mais c'est ici que se place la visible protection de la Madone de Don Bosco. Quelques pas seulement avant le bord du fleuve je m'arrêtai, et comme si rien ne me fût arrivé, je cherchai immédiatement ma mule, que je trouvai, elle aussi, arrêtée à quelque distance des eaux; je l'aiderai à se débarrasser de toute entrave, et en criant: Vive Notre-Dame Auxiliatrice! Vive Don Bosco! je recueillis les divers éléments de ma selle dispersés çà et là. Si bien que moi et la mule nous restions parfaitement indemnes: rien, pas la moindre égratignure, pas une goutte de sang, pas une contusion. Je rejoignis bientôt mes compagnons qui, muets et tremblants d'épouvante, ne pouvaient en croire leurs yeux. Ils ne pouvaient se persuader que ni moi, ni la mule, n'avions aucun mal; mais, ne pouvant nier l'évidence du fait, ils furent unanimes à le proclamer une grâce signalée de Marie. Et moi je ne puis aucunement hésiter à affirmer que c'est un petit miracle...

Probablement que le diable, enragé de voir le bien que nous faisons avec l'aide de Dieu, avait cherché à me faire un mauvais parti: mais celui qui est sous la protection de la Sainte Vierge, n'a rien à redouter. Une pareille chute, dans un endroit aussi escarpé, et dans de telles circonstances, aurait dû, sans l'intervention divine, me réduire en miettes, moi et la mule; au contraire, après avoir escaladé cette pente en tirant la mule après moi, je me remis en selle et y restai jusqu'à Gualaquiza. Cette grâce vaut plus que n'importe quel raisonnement pour exciter la confiance en Marie. Celui qui désirerait se rendre compte par lui-même de la véracité de ce fait, celui-là n'a qu'à venir à Gualaquiza; plein de vie, je le conduirai mesurer la profondeur du précipice, en compagnie de mes sept compagnons de route témoins de ce miracle.

Notre Mission convertie en hôpital. — Nouvelles hostilités entre les Jivaros. — Artifices et trahisons. — Santiago Visuma.

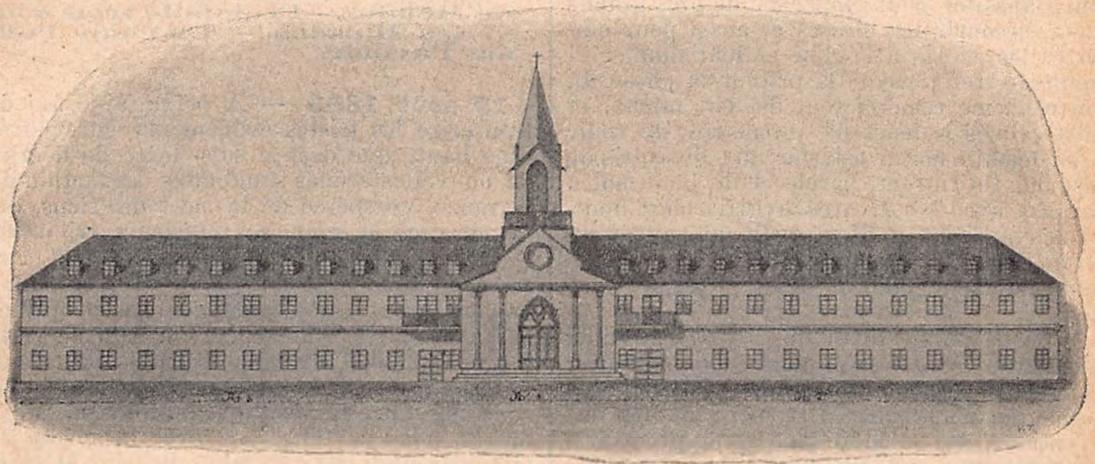
8 août. — Pendant mon absence une épidémie se déclara parmi les Jivaros, et le Collège fut immédiatement converti en hôpital provisoire. Mais la protection de Marie ne nous manqua point, et tous ceux qui furent soignés par Don Louis Giaccardi furent promptement remis. Maintenant tout danger de contagion est presque passé.

Il reste cependant un autre mal plus dangereux et plus difficile à guérir, ce sont les inimitiés continuelles qui s'élevèrent entre les deux partis qui divisent les Jivaros. Intel-

ligents et forts comme ils le sont, ils pourraient faire de rapides progrès dans bien des choses, si ces deux factions ne se haïssaient pas à mort. Après le décès du médecin André, proche parent de Ramon, chef du parti ennemi de celui du vieux Naranza, le premier chercha à venger cette mort par quelque trahison. Les siens réussirent à tuer un Jivaro du parti de Naranza: d'où nouvelles hostilités.

Le 28 juillet dernier arrivaient au Collège de la Mission une vingtaine de Jivaros partisans de Naranza, ayant à leur tête le fameux Santiago Visuma, homme méchant et ennemi acharné de Ramon. Je compris aussitôt qu'il se machinait quelque perfidie, par la raison que Ramon, malade, était hospitalisé depuis trois jours avec sa famille dans notre maison.

lui avait fait aucun mal, puisqu'il était malade, et à la fin je le congédiai de mon mieux. Une demi-heure environ après son départ, j'apprends tout à coup que dans la forêt les Jivaros de Ramon ont attaqué les hommes de Visuma, en ont tué deux et blessé plusieurs, et que lui-même, blessé mortellement, avait dû succomber, en essayant de retourner chez lui. Ramon, à peine cet acte de férocité accompli par les siens, prenait la fuite. Celui qui m'annonçait ces tristes nouvelles était le fils du syndic actuel de la municipalité de Sigsig, M. Léonidas Moscoso. Il était accouru au collège, en disant: « Père François, courez vite à la forêt, parce que près de ma demeure, les Jivaros se battent et il y en a déjà plusieurs de tués. » En toute hâte, sans attendre une monture, je courus



Eglise et Maison de la Mission salésienne à Gualaquiza.

A peine Ramon eut-il vu arriver Visuma, qu'il entra en fureur: il voulait à toute force le tuer; il me fallut employer toute mon autorité pour empêcher un pareil crime; et même, pour être plus tranquille, je dus enfermer Ramon dans la chambre où il était soigné, et, feignant le plus grand calme, je fis les honneurs de la maison à mes nouveaux hôtes. Mais Ramon, se voyant prisonnier, fit comprendre par signes, et à mon insu, à un de ses parents, qu'il avisât tous ceux de son parti que Santiago était au Collège avec ses gens, et qu'ils l'attendissent sur la route pour le tuer. Santiago, ne se doutant de rien, resta avec nous jusque vers trois heures après-midi, parlant de différentes choses et avec la plus grande tranquillité. Pour me faire voir qu'il n'avait aucune mauvaise intention il me disait: « Oh! Père François, si Ramon est malade, c'est qu'il me veut du mal et qu'il cherche à me nuire. »

J'essayai de lui démontrer que Ramon ne

avec lui vers l'endroit qu'il m'indiquait pour essayer de sauver quelque âme. Je m'exposais à un véritable danger, parce que les Jivaros de Ramon pouvaient supposer que je venais pour soutenir les partisans de Santiago. Je trouvai l'endroit absolument désert; le pauvre Santiago, tout couvert de blessures, était déjà mort. Je le bénis, et aidé de quelques Indiens chrétiens, nous improvisâmes un brancard sur lequel on plaça le cadavre, et je le fis transporter à l'église pour les funérailles, Visuma ayant été baptisé il y a quelques années.

A la nuit, de nouvelles scènes barbares se déroulèrent. Beaucoup de Jivaros, partisans du défunt, se présentèrent armés à notre porte, en pleurant, jurant et tempêtant, s'accusant de ne pas avoir empêché la mort de Santiago. Les enfants de l'Oratoire prirent la fuite pendant que les Jivaros en fureur me cherchaient. Ayant appris que j'étais à l'église à prier, armés comme ils l'étaient, ils

se précipitèrent vers la porte pour entrer; mais moi, ne pouvant pas permettre une telle profanation de la maison de Dieu, je fais le signe de la croix, et après avoir invoqué l'aide d'En-Haut, je me dirige tranquillement vers eux, en leur ordonnant le silence... En toute autorité, en leur faisant bien voir que je n'avais cure de leurs menaces, je les forçai à déposer les armes en dehors de l'église. Alors un nommé Antoine Visuma, parent du mort et chef de la bande, s'avança vers moi, et, me baisant la main, me demanda pourquoi j'avais laissé commettre ce crime. Pendant que celui-là parlait, les autres poussaient des cris à croire qu'ils étaient toute une foule. Je cherchai de mon mieux à leur persuader par signes et par paroles que j'étais aussi contrarié qu'eux de ce fâcheux événement, que tout était arrivé indépendamment de ma volonté, et que, à peine l'avais-je su, j'étais couru aussitôt pour empêcher de plus grands maux, secourir les blessés et aussi pour emporter les morts à l'église et leur donner la sépulture religieuse. Ils prirent la chose du bon côté, me remercièrent de leur mieux, et ainsi calmés je leurs fis promettre de venir le lendemain matin assister aux obsèques de Visuma. Ils tinrent parole et de bon matin Naranza avec ses Jivaros arrivait chez nous. Ils m'avertirent qu'il y avait un autre cadavre dans la forêt. Je l'envoyai prendre immédiatement, pour ne faire qu'un seul service.

Ici je ne puis essayer de décrire l'attitude émouvante des Jivaros autour de leurs morts. Toutes les passions humaines agitaient ces malheureux, aux larmes se mêlaient des imprécations, des malédictions et des promesses de vengeance, au point que je me croyais vraiment sur le seuil de la cité infernale. Du reste, à leur manière ils montrèrent bien la sincérité de leur douleur. Les hommes se rangèrent sur deux files avec toutes leurs armes, lances, fusils et boucliers; les femmes déposèrent autour des cadavres leurs objets les plus précieux. Cependant, chose étonnante, au cours de nos offices ils se calmèrent tous, et la religion apaisa la douleur de ces gens. Pauvres sauvages! On aurait dit qu'un esprit surnaturel s'emparait d'eux pendant que s'accomplissait la triste cérémonie.

Après les obsèques je voulus les reconforter quelque peu et leur fis préparer une abondante réfection; ensuite eut lieu l'enterrement, qui fut vraiment imposant. Toute la population de Gualaquiza y assista, ainsi qu'un grand nombre de Jivaros auxquels je parvins, avant de sortir de l'église, à faire réciter distinctement, et mot à mot, un *Pater*, *Ave* et *Requiem*. Oh! Sainte Eglise, que ton pouvoir est grand! Qu'un pareil moment est doux pour le pauvre Missionnaire! Il oublie toutes ses fatigues et se déclare heureux. Quelle grimace dut faire le diable en voyant tous ses partisans (tels sont encore les Jivaros)

se prosterner dans le temple du Seigneur, reconnaître l'immortalité de l'âme et prier pour les morts! Quand tout fut fini, les Jivaros s'en retournèrent, satisfaits de ce qu'ils avaient vu. Que le bon Dieu leur accorde de pouvoir bientôt se convertir!

Dans ces mêmes jours, malgré ces lamentables épisodes, nous avons pu cependant célébrer solennellement la fête de notre glorieux Patron saint François de Sales. On l'avait renvoyée jusqu'à cette date à cause de mon absence de Gualaquiza. Tout se passa parfaitement pour la plus grande gloire de Dieu et pour le bien des âmes. Nombreuses furent les communions; excellente musique aux offices, contentement général et bonheur entier. Ce fut une fête digne de mémoire.

Nouvelles hostilités. - Autres morts.
- Position difficile. - Les Jivaros de Mendez. - Projets de trois nouvelles Maisons. - Un coup d'œil sur l'avenir.

13 août 1898 -- A peine ai-je fini de transcrire les tristes événements enregistrés plus haut, que déjà je suis forcé de décrire de nouvelles scènes sanglantes. La faction de Naranza, exaspérée de la mort des siens, demanda aide et secours à plusieurs tribus de l'intérieur, et Naranza donna l'assaut à la tribu de Ramon, tuant deux Jivaros ennemis, en blessant un certain nombre et brûlant leurs demeures. Ramon de son côté ne resta pas inactif, aidé, lui aussi, par d'autres tribus, il résista fortement. Ainsi la guerre féroce continua entre les deux partis. Nous, missionnaires, nous devons agir avec beaucoup de circonspection, pour rétablir la paix et pour empêcher de nouveaux désordres sans avoir l'air d'être plus partisans des uns que des autres et les secourant également dans une généreuse neutralité. Cependant ils aiment, estiment et respectent le missionnaire, mais ils ne peuvent déposer leur haine réciproque.

Hier au soir, nous sommes allés chercher le cadavre d'un jeune homme de dix-huit ans, tombé victime d'une atroce vengeance. Il y avait deux jours qu'il avait été tué et il commençait déjà à entrer en putréfaction. Ce malheureux venait souvent chez nous, il partageait la récréation des enfants et se montrait très attaché aux missionnaires. Il s'appelait Joseph Mario, et le bon Dieu lui aura sans doute tenu compte de sa conduite qui fut toujours digne. Les funérailles furent solennelles. Nous n'avons pas encore pu trouver les cadavres des autres morts. Nous prions le Seigneur qu'il daigne user de miséricorde envers ces malheureux et fasse enfin cesser la guerre et les inimitiés qui les empêchent de vivre heureux.

Pour les missionnaires et pour les chrétiens de Gualaquiza, il n'y a pour le quart d'heure aucun danger, mais d'un moment à l'autre

nous pouvons être attaqués par les hordes sauvages.

Maintenant un mot des Jivaros de Mendez. Ils envient le sort de ceux de Gualaquiza, qui jouissent de la présence et de l'assistance des missionnaires. Dans l'espace de six mois ils sont déjà venus trois fois me trouver en me promettant maison, jardin et tout le reste. Pour les contenter j'ai dû leur promettre qu'aussitôt libre, j'irais les voir, et qu'avec le temps nous établirions une Maison chez eux.

A Mendez, les Jivaros sont assez nombreux. Là aussi nous pourrions bientôt fonder un centre de Mission. Il y a quelques mois, j'ai décidé la municipalité de Panté (district qui comprend les pays de Gualaquiza, Pau et Palmos) à payer une certaine somme à ces populations, qu'ils ont contraint d'ouvrir une route entre Palmos et Mendez, en promettant qu'à peine la route achevée, j'irais visiter les Jivaros de Mendez. L'entrain de ces populations pour faire la route est très grand, et s'ils ne se refroidissent pas, j'espère que je pourrai entrer à Mendez vers la fin de l'année.

J'ai reçu de personnes haut placées plusieurs demandes pressantes pour ouvrir trois nouvelles Maisons à Cañor, Gualaceo et Sigsig. Ce sont trois gros centres de population où l'on pourra faire beaucoup de bien, mais pour le moment le personnel me manque. Dans ces deux dernières années, j'ai parcouru, pour conférences et missions, toutes ces provinces de l'Azuay, et je me suis convaincu une fois de plus qu'un riche avenir nous attend. Nous pourrions ici faire beaucoup de bien, et les populations, à mesure qu'elles connaissent l'Œuvre salésienne, s'y attachent extraordinairement. Je ne puis lire dans l'avenir, mais si du peu que nous avons fait jusqu'ici il est permis d'augurer ce qui peut se faire dans la suite, j'affirme que les provinces Azuayennes marcheront ardemment dans la voie du progrès et de la civilisation chrétienne par les soins des Fils de Don Bosco. Que le Dieu tout miséricordieux daigne exaucer mes vœux, et l'Equateur bénira pour toujours notre Père et Fondateur bien-aimé.



PATAGONIE



Nouveaux motifs de réconfort et d'espérances.

(Extrait d'une lettre de Don Bernard Vacchina.)



L'ANNÉE dernière (1) nous avons reproduit l'intéressante relation du voyage fait par Mgr Cagliero dans la Pampa Centrale. Aujourd'hui, nous sommes heureux de pouvoir tirer d'une lettre de Don Bernard

Vacchina quelques nouvelles sur Viedma, capitale du territoire du Rio Negro, et centre de nos Missions de Patagonie.

Le nouveau Gouverneur du Rio Negro. — Réception solennelle — Noble profession de foi catholique. — Joie générale. — Un gouverneur modèle. — Espérances fondées d'un avenir brillant pour les Missions.

La première nouvelle est la nomination de M. Tello comme gouverneur du territoire du Rio Negro, et la réception solennelle qui lui a été faite à Viedma, capitale de son gouvernement.

M. Tello est un excellent catholique, actif Coopérateur salésien et protecteur assuré de nos Missions. Je vous ai déjà parlé plusieurs fois de lui dans mes précédentes relations sur le Chubut (1). Par son activité, par la droiture et l'habileté qu'il a montrées dans le gouvernement du Chubut, il a mérité d'être transféré à celui beaucoup plus important du Rio Negro, et au mois de janvier dernier, il y faisait son entrée.

La réception qu'on lui prépara fut imposante et revêtit le caractère d'un vrai triomphe. La presse libérale, salariée par l'ancien gouvernement, essaya, mais en vain, de troubler cette incroyable démonstration. Tout le peuple répondit avec enthousiasme à l'appel de la Commission des fêtes, en montrant spontanément la sympathie qu'elle éprouve pour le nouveau Gouverneur.

Le chef de la flottille du Rio Negro mit à la disposition de la Commission ses bateaux de gala; la Municipalité orna à ses frais les rues principales, en laissant les autres à la charge des habitants, qui voulurent égaler en élégance les décorations de la Municipalité, et Viedma présenta un aspect nouveau et ravissant en faisant flotter aux fenêtres et aux balcons les bannières et oriflammes de toutes les nations.

Quand le Gouverneur débarqua à Viedma, il fut salué d'une salve d'applaudissements par toutes les personnes accourues pour le recevoir, et qui, au milieu des harmonies de la musique salésienne et du bruit des bombes, l'accompagnèrent jusqu'au palais du gouvernement. Il prit de suite possession de sa charge, et après un éloquent discours de M. Molina au nom de toute la population, il se dirigea vers l'église, où il fut reçu par Mgr Cagliero, qui présida la cérémonie d'action de grâces.

Dans une grande salle de la maison de la Mission eut lieu ensuite le banquet de quatre-vingts couverts que la Commission des fêtes avait organisé en honneur du nouveau Gouverneur. A la première table avaient pris place, avec le Gouverneur, Mgr Cagliero, le

(1) Voir les *Bulletins* d'août-septembre et novembre 1898.

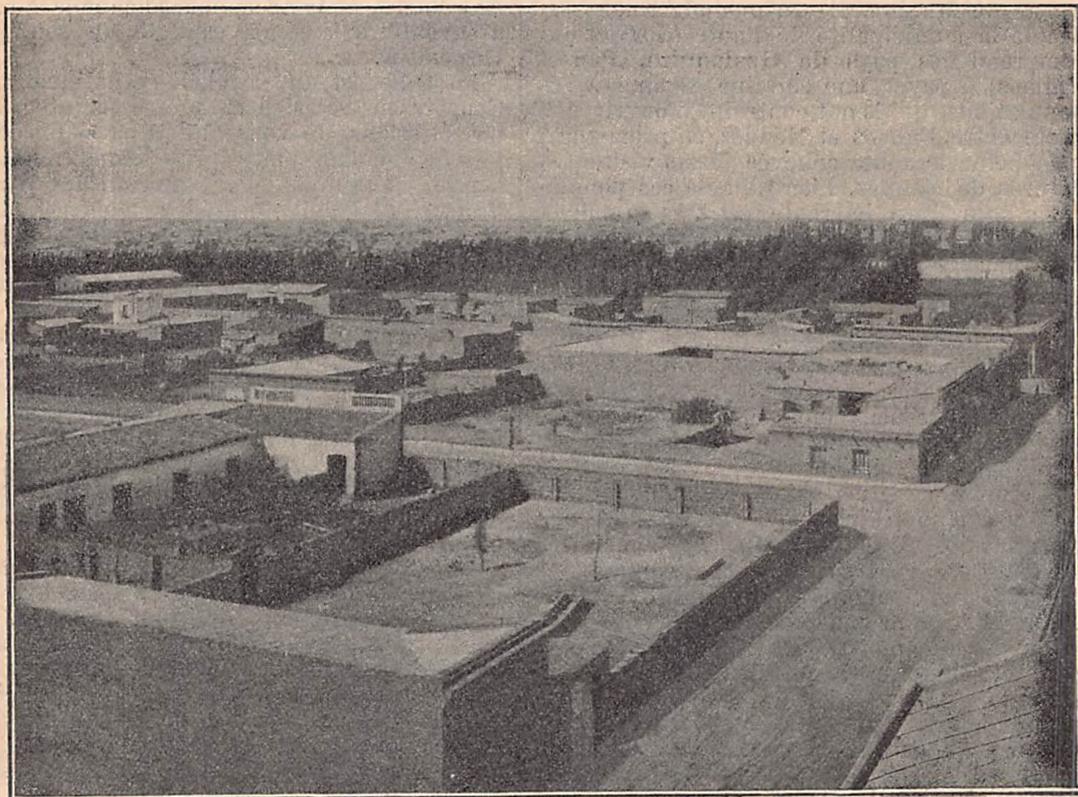
(2) Voir les *Bulletins* de mars, avril, mai, juin, septembre et octobre 1897.

Président du Tribunal, le Colonel inspecteur des milices du territoire, le Syndic, le Commandant naval du Rio Negro, le Procureur, la Commission et quelques autres notabilités de la ville. Aux autres tables se trouvaient tous les représentants des districts du territoire, les employés du Gouvernement et un certain nombre de commerçants. Inutile de dire que, pendant tout le repas, régna la plus grande cordialité. Il y eut toasts et discours. Le Gouverneur exposa son programme, simple et pratique, et quand il ar-

Le Président de la Commission voulut bien remercier publiquement Mgr Cagliero de la gracieuseté avec laquelle il avait mis à la disposition de tout le monde le personnel de la Maison et des Missions.

Quelques jours après, en visitant l'établissement des Filles de Marie Auxiliatrice, le Gouverneur eut la surprise d'une belle séance académique musico-littéraire.

M. Tello ne trompera pas les espérances de ses nouveaux administrés, car il a déjà publié quelques décrets de grande importance, qui



Vue partielle de Viedma, capitale de la Patagonie.

riva à ses croyances et habitudes religieuses, habitudes si peu répandues parmi les hommes publics du pays, il dit textuellement ces paroles: « Ma vie privée ne peut différer de ma vie publique: je possède de profondes convictions et je suis prêt à les défendre au prix de ma vie, parce que je suis dans la vérité, et que la Constitution nationale me soutient. » Ces paroles soulevèrent un tonnerre d'applaudissements de la part de toutes les personnes présentes, voire même des protestants et des impies.

La musique de notre Oratoire se fit entendre à plusieurs reprises pendant ce dîner, et le soir nos jeunes gens jouaient un drame en cinq actes.

ont mérité les éloges de tous les hommes éminents de la République. Notre Mission compte beaucoup sur notre nouveau gouverneur. Quand la croix et l'épée sont unies pour le bien, elles remportent les plus magnifiques triomphes, en procurant aux peuples tout le bonheur possible dans cette vie, qui est une lutte perpétuelle, et dans un monde que l'expérience quotidienne nous montre être une vallée de larmes.

Champ fécond pour l'apostolat catholique. — Deux baptêmes. — Délicieuse promenade. — Une famille patriarcale. — Avantages de ces excursions.

Dans les environs de Viedma se trouvent

beaucoup de familles indigènes, qui, séparées de leurs tribus, vivent du peu qu'elles gagnent comme journaliers, maçons, porteurs d'eau, etc. Les Missionnaires, et une Société de Dames, établie par Mgr Cagliero, visitent ces pauvres Indiens dans leurs cabanes, aidés par les Filles de Marie Auxiliatrice, qui sont d'un si puissant secours dans les Missions. Il y a quelques mois, on a pu baptiser une femme de soixante-dix ans avec son fils âgé de quarante ans. Les deux baptisés retournèrent ensuite à leur cabane de la Pampa

la Patagonie. Nos enfants ramassèrent une certaine quantité de broussailles pour faire cuire la viande et ils déployèrent un appétit formidable pour engloutir les nombreux plats que leur fournit cette famille vraiment salésienne. Leur résidence possède une petite chapelle où s'observe l'horaire salésien pour les exercices de piété, et nos Missionnaires viennent s'y reposer comme le Sauveur à Béthanie. La fille aînée déploie vraiment le zèle d'un apôtre; c'est elle qui enseigne le catéchisme aux Indiens éparés dans les envi-



Viedma (Patagonie). — Gratoire salésien et observatoire météorologique.

où Don Boido leur administra les autres sacrements. Les Indiens que nous pouvons ainsi baptiser sont très nombreux.

Même dans la Patagonie, nous essayons de suivre les traditions de Don Bosco, et de temps en temps nous faisons faire à nos enfants quelque grande promenade. Au commencement de l'année, nous en avons fait une avec tout le personnel de la Mission. Le but de cette promenade était la maison de M. Cecilio Lucero, distante de six milles de Viedma. Ce Coopérateur, un de nos grands amis, est le père d'un jeune clerc de Bernal, d'une Fille de Marie Auxiliatrice et de deux élèves de l'Observatoire de Viedma. L'endroit où se trouve sa demeure est vraiment un site enchanteur pour

rons et les prépare à recevoir les Sacrements. Mgr Cagliero qui, comme Don Bosco, avait accompagné la bande joyeuse, voulut que le lendemain matin la Messe fut dite et les communions offertes pour ces bienfaiteurs, et aussitôt après il administra le saint baptême à un Indien de vingt-quatre ans très bien préparé par cette famille patriarcale.

Ces promenades sont une grande école d'éducation pour nos enfants, dont la piété et la bonne conduite augmentent en proportion du contentement et de la joie de leur cœur.

Hôpital Saint-Joseph. — Grand bien qu'il fait aux corps et plus encore aux âmes. — Mission permanente et fructueuse. — Une mort édifiante. — Philanthropie et amour des impies pour les pauvres. — Funeste obstination.

Il y aurait un volume entier à consacrer à l'Hôpital Saint-Joseph de la Mission, qui, placé sous les auspices du Sacré-Cœur de Jésus, ravit chaque jour des âmes à l'enfer pour les envoyer au ciel. On ne sait vraiment quels microbes infestent cette atmosphère, mais les salles sont toujours pleines, particulièrement d'hommes, de tout âge et de toute condition. Notre docteur Don Évase Garrone et le pharmacien font tout ce qu'ils peuvent pour guérir les corps, pendant que les prêtres et les Sœurs cherchent à soigner l'esprit, car souvent les âmes de ces malheureux sont plus malades que leur corps.

Mgr Cagliero, tout le temps qu'il resta à Viedma, visitait les malades presque chaque jour, se plaisant à converser avec eux pour leur recommander l'accomplissement de leurs devoirs. Chaque semaine on prépare pour la première communion de tout petits enfants de trente, quarante et même soixante ans. Il est vraiment beau de les voir faire leurs dévotions, guidés par un Salésien, répéter les prières mot par mot, le regardant fixement et imitant même les mouvements involontaires de sa physionomie. Il est très rare qu'ils quittent l'Hôpital sans avoir fait une première communion et sans avoir bien gravé dans leur cœur les enseignements de notre sainte religion.

Les Filles de Marie Auxiliatrice, comme de vrais anges gardiens, vont de chambre en chambre, veillant avec soin sur les malades, récitant en temps voulu et à haute voix les prières, que tous répètent avec amour et dévotion. Combien de fois n'ai-je pas admiré ce tableau ravissant, en revenant par la pensée aux jours de mon enfance, quand ma pieuse mère, tout en s'occupant des soins de son ménage, m'enseignait, à moi et à mes frères, les prières du chrétien... Les Filles de Marie Auxiliatrice font les lits des malades et elles ne reculent devant aucun travail, si répugnant soit-il. Les malades les suivent des yeux, pleins de reconnaissance et d'affection; en présence de ce spectacle consolant, ils s'attendrissent et plus d'une fois une larme vient mouiller leurs paupières.

Le Missionnaire a aussi son heure pour jeter la bonne semence. La vérité catholique a tant d'attraits pour les cœurs sensibles et visités par l'épreuve, qu'il suffit de la leur donner avec la simplicité du catéchisme, parce qu'elle s'impose d'elle-même. Nos pauvres malades la reçoivent avec avidité, et quand ils nous quittent, leurs âmes sont éclairées et fortifiées pour les luttes de la vie. Plus d'une fois nous vîmes arriver à l'hôpital d'enragés

prétrophobes qui s'en sont retournés en baisant le bas de notre soutane, devenus nos amis plus même qu'ils n'étaient auparavant nos ennemis.

Dans ces derniers temps sont morts deux Indiens venus de la lointaine Mission du Chubut, un jeune garçon de onze ans et une fillette de treize. Petit Pierre-Joseph, enfant docile, affectueux et pieux, est mort d'endocardite. Il y avait un peu plus d'un an qu'il savait lire et écrire correctement; il savait par cœur et comprenait admirablement tout le petit catéchisme, et il communiait avec la dévotion et la piété d'un saint Louis de Gonzague. Quand il parlait avec ses supérieurs, il souriait toujours, tenant fixés sur eux ses grands yeux clairs et limpides, fidèle image de l'innocence et de la candeur de son âme. C'était une vraie fleur du désert, belle et suave. Avant de mourir, il voulut se confesser et communier plusieurs fois; il tenait entre ses mains le crucifix et ne cessait de faire des actes d'amour de Dieu. Il expira doucement, et nous avons la confiance que son âme est déjà au ciel à prier Dieu pour la Mission du Chubut, actuellement visitée par la mort et les maladies. De pareilles morts prématurées sont une terrible épreuve pour notre Mission, car les Indiens, ignorants et crédules, ne veulent pas les attribuer à des causes naturelles et aux décrets éternels de Dieu.

L'année dernière, par la malveillance du gouverneur précédent, notre hôpital avait couru un sérieux danger d'être fermé; mais saint Joseph, qui avait puissamment contribué à sa fondation, ainsi que Notre-Dame Auxiliatrice, nous ont protégés et donné un gouverneur chrétien; grâce à lui nous espérons tout danger écarté. Pour nous, nous sommes disposés à rester sur la brèche jusqu'au bout et à assurer de plus en plus le développement et l'amélioration de notre œuvre de charité, quoique pour cela nous ayons besoin de grands secours, mais la divine Providence nous aidera bien encore, comme Elle l'a fait jusqu'ici.

Il ne faut pas croire cependant que tout aille suivant nos désirs. Dernièrement entré à l'hôpital un Suisse protestant, duquel nous n'avons rien pu obtenir. La Sœur a épuisé en vain toutes les ressources de la charité pour gagner son cœur; toujours le malade la repoussait en colère. De même furent inutiles tous les moyens employés par le Missionnaire, que le malade cherchait à éviter. Que Dieu ait pitié de lui et le guérisse.

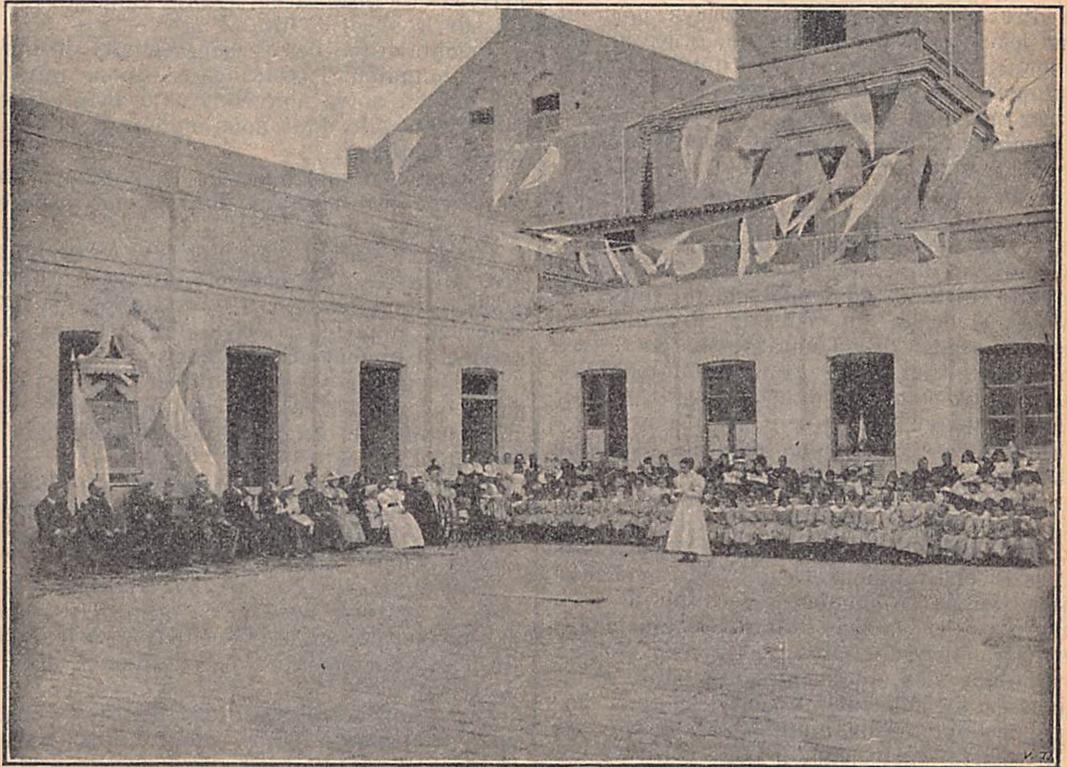
Maison centrale de la Mission. — Les Filles de Marie Auxiliatrice. — Institution Sainte-Marthe. — Bien qu'elle opère.

A Viedma le Collège et la Maison centrale de la Mission, comparés aux autres édifices de la ville, qui n'ont qu'un seul étage, sont

très élevés. Aussi, quand nous les avons construits, beaucoup murmurèrent, en disant que nous le faisons par ostentation. Mgr Cagliero fit la sourde oreille, confiant dans le temps qui apaise tout, et aujourd'hui les enfants sont si nombreux, que nous voilà contraints de faire de nouveaux dortoirs, avec d'autres ateliers, et si cela continue, nous devons développer aussi les œuvres, car nous sommes déjà maintenant deux cent trente personnes.

La plus grande partie de nos jeunes gens sont des campagnards sans aucune instruction,

séparée de celle des religieuses. Dans cette Institution sont recueillies les jeunes filles que l'on peut arracher à la corruption dans laquelle elles étaient tombées. En y entrant, elles sont pour la plupart insolentes et rebelles, et les pauvres Sœurs ont à supporter en silence de cruelles injures. Mais, plus infortunées que coupables, elles cèdent peu à peu à la grâce, elles finissent par embrasser la vie laborieuse en esprit de pénitence. Ce sont elles qui font le pain, lavent et raccommodent les effets de nos enfants. Le démon, qui ne



Viedma (Patagonie). — Maison des Sœurs de Don Bosco.

surtout religieuse; et c'est une cause de grandes fatigues pour nos maîtres et catéchistes. Une quinzaine de ces élèves ont été envoyés au scolasticat de Bernal où ils se préparent au labeur de l'apostolat catholique et promettent beaucoup.

Les Filles de Marie Auxiliatrice sont de vraies mères pour les malades, les pauvres et les petits enfants. Les sacrifices qu'elles s'imposent continuellement pour faire progresser la Mission sont sûrement écrits par les Anges en caractères d'or dans le livre de vie, pour les récompenser magnifiquement quand le temps sera venu.

Il est encore bon de mentionner l'Institution Sainte-Marthe, fondée il y a quelques années par Mgr Cagliero avec une maison entièrement

peut voir d'un bon œil le bien que l'on fait à ces malheureuses, a déjà plusieurs fois inventé des calomnies, qui passèrent comme une nuée d'orage. Quelles amertumes devons-nous supporter dans cette vie, mais combien plus dut souffrir Jésus pour détruire le péché! Et combien de péchés sont évités par la fondation de cette Institution Sainte-Marthe!

Dames de la Conférence de Saint-Vincent de Paul. — Bienfaits qu'elles répandent. — Pieuse Union du Sacré-Cœur et Apostolat de la prière. — Patronages. — Visite des prisons. — Conclusion.

Les Dames de la Conférence de Saint-Vincent de Paul sont celles qui essuient le plus

les larmes des pauvres de cette Mission. Elles tiennent régulièrement chaque semaine leurs réunions et se partagent les différents quartiers où elles exercent leurs œuvres de miséricorde. Tous les jours on les voit, tels des anges de charité, visiter les cabanes des pauvres pour les soulager dans leurs misères spirituelles et corporelles. Quelquefois nous les voyons arriver à l'hôpital en soutenant un malade abandonné qu'elles ont recueilli, et c'est un vrai bonheur de les entendre nous le recommander. Il est impossible de raconter tout le bien qu'elles opèrent; qu'il suffise de dire que très peu de malades meurent sans les secours de la religion, grâce au dévouement de ces dames. C'est une institution vraiment providentielle, dans laquelle peuvent entrer riches et pauvres.

Nombreuses aussi sont les dames inscrites dans l'Association du Sacré-Cœur, et qui, avec différentes pratiques de dévotion, composent l'apostolat de la Prière. Elles ont placé dans l'église une belle image du divin Rédempteur, dont elles ornent l'autel et devant laquelle brûlent continuellement plusieurs lampes. A la fin du mois de juin, ont lieu chaque année les Quarante-Heures, avec grande dévotion et très grand profit pour les âmes. Notre confiance dans le Sacré-Cœur est sans bornes et elle ne sera pas déçue.

Soutenir les Patronages dans les Missions est chose assez difficile, parce que tous les ans pendant les vacances les enfants s'en vont dans les campagnes, où n'ayant ni église, ni pasteur, ils perdent la pratique des Sacraments et des devoirs religieux. Ce qui fait que chaque année il faut recommencer et lutter de nouveau avec les mêmes difficultés. Cependant les Patronages de Bahia, Patagones, Viedma et Chubut nous ont jusqu'ici donné un résultat assez satisfaisant, et nous espérons peu à peu en obtenir davantage.

Un autre vaste champ pour l'Œuvre des Missions, ce sont les prisons. Les dimanches et aux fêtes d'obligation un prêtre y va célébrer la sainte messe, que les pauvres reclus entendent sous la garde d'un piquet de soldats. Pendant le saint Sacrifice, un de nos Confrères récite à haute voix les prières du chrétien, que les prisonniers répètent avec piété. Que le Seigneur touche leur cœur et les rende à la société honnêtes et corrigés.

Le bien qui se peut faire en Patagonie est vraiment immense, et nous avons confiance en notre bonne Mère Notre-Dame Auxiliatrice, Elle nous donnera la force et les ressources nécessaires pour étendre de plus en plus le règne de Jésus dans toutes ces pauvres âmes.

AFRIQUE

Nouvelles Oranaises.

(Lettre de Don Bellamy.)



la suite du rapide exposé historique de nos Œuvres que je vous ai adressé et que le *Bulletin* a publié dans son numéro d'avril, je vous annonçais la prochaine arrivée et l'installation de Mgr Edouard Cantel sur le siège d'Oran.

J'ajoutais que des renseignements intimes nous donnaient l'assurance que nous retrouverions en notre nouvel Evêque la prédilection paternelle dont nous entourait Monseigneur Soubrier.

Combien je suis heureux de pouvoir vous annoncer que nos prévisions se sont réalisées et au delà...

Oran n'a qu'une voix: clergé, communautés, fidèles — et même nos adversaires habituels — pour reconnaître et admirer la distinction, la piété, la bonté d'un Pasteur que tous déjà aiment et vénèrent.

Monseigneur a bien voulu, dès les premiers jours de son arrivée, accéder aux désirs que nous avions de lui présenter nos Œuvres et nos hommages.

Le jeudi 23 mars, les membres du Clergé, des Communautés et nos chers Coopérateurs, répondant à notre convocation, envahissaient en foule notre Maison d'Eckmühl.

Monseigneur, reçu par les vivats de nos enfants et aux accents de notre Harmonie salésienne, donna la Bénédiction solennelle du T.-S. Sacrement. Puis eut lieu la séance de réception.

Cette fois notre salle des fêtes fut de beaucoup trop petite pour contenir les invités insatiables de voir, d'entendre, d'acclamer leur nouvel Evêque, et empressés à saisir cette heureuse occasion.

La belle tragédie en cinq actes de M. l'abbé Artices intitulée « *Le Filleul de Saint Louis* », à la fois si française et si africaine, ne manquait pas d'à propos, avec son héros provençal, devant un Prélat que Marseille a vu naître.

La pièce en vers renfermait plus d'une difficulté pour nos pauvres enfants, mais afin de prouver leur amour ils firent, sinon des prodiges, du moins des efforts inouïs de bonne volonté.

Les très fréquents applaudissements soulignant les alexandrins les mieux frappés, mais surtout les larmes qui, en dépit des efforts, s'échappaient et qu'on essayait à la dérobée.... attestaient que nos petits acteurs étaient vraiment pénétrés des sentiments chevaleresques et chrétiens qu'ils exprimaient et que partageait leur sympathique auditoire.



Comme intermèdes, chacun des groupes de nos enfants, chacune de nos Œuvres tint à présenter ses hommages, empruntant pour cela les langues et les formes les plus variées.

Signalons parmi les compliments les plus goûtés, une poésie: « *L'Aubado di Cigaleto Algeriano* » les souhaits humoristiques d'un « *Gavroche algérien* » et surtout, avec sa couleur locale, le boniment sabir « *Un bedi mo...* ». Ce morceau emporta tous les suffrages et se perdit dans une explosion de rires et d'applaudissements. Sa Grandeur put se convaincre que l'Algérien, qui sait pleurer d'émotion, aime plus encore la franche et bonne gaieté...

L'apparition d'un transparent aux armes de Monseigneur et portant en caractères de feu le « *Dominiis conservet Eum...* », enfin la reprise d'une Cantate inédite clôturèrent la représentation.

Sa Grandeur, malgré la longueur de la séance, tint à prendre la parole. Elle sut, en termes choisis, faire à chacun et à toutes choses une délicate allusion, en tirant de la tragédie un enseignement opportun. Puis

avec des accents pleins de cœur, le chef vénéré du diocèse affirma son estime et son entier dévouement aux Œuvres de D. Bosco.

Ajoutons que Monseigneur ne s'en tient pas aux promesses. En dépit des préoccupations des premiers jours, Sa Grandeur a tenu à se rendre compte de notre situation, de nos difficultés, et Elle a su trouver dans sa sagesse les mesures les plus opportunes et les plus efficaces pour assurer à notre apostolat un nouvel essor.

Dans quelques jours Sa Grandeur, désireuse d'affirmer sa sympathie, viendra dans notre chapelle de Marie Auxiliatrice, rue Ménerville, administrer la confirmation à nos enfants et ordonner trois de nos confrères, deux minorés et un diacre.

Aussi nos cœurs reconnaissants brûlent plus que jamais du désir de se dévouer à la plus grande gloire de Jésus et de Marie Auxiliatrice dans notre chère *Oranie*, pour la consolation de son bien-aimé et très vénéré Pasteur et Père.

CH. BELLAMY
prêtre de Don Bosco.



BRÉSIL

Cachoeira do Campo (Minas).

— Viens avec moi, ami lecteur, quittons l'atmosphère suffocante de Rio Janeiro et prenons le train qui nous conduira dans l'intérieur du pays. Après deux heures de route, la voie ferrée commence à gravir les pentes de la *Serra da Mantiqueira*, en serpentant tantôt à travers des rochers taillés à pic, tantôt sous les ombrages de magnifiques forêts tropicales. La brise de la montagne nous fortifie et nous apporte le parfum des fleurs et la douce senteur des plantes aromatiques. Oh! combien peu juste est l'opinion de celui qui ne voit le Brésil qu'à Rio Janeiro!

Nous voici à *Barra del Pirahy*. Changeons de

train et préparons-nous à entrer dans l'État de Minas. Pendant plusieurs heures, nous suivons le cours du *Parahiba*, sur les bords duquel la locomotive court avec une vitesse vertigineuse.

Bientôt nous quittons la vallée et nous recommençons à gravir une des ramifications de la Mantiqueira, qui forme comme un des gradins de la chaîne principale. De la portière, un magnifique paysage se déroule sous nos yeux comme une immense toile, en variant indéfiniment les décors. Tantôt ce sont de vertes campagnes où paissent de nombreux troupeaux; tantôt des bois, tantôt des collines; tantôt de grands et noirs sillons, où brillent au soleil les veines de quartz semblables à des diamants.

De temps en temps l'art remplace la nature, c'est quand nous nous arrêtons aux stations. Ne méprisons pas le spectacle qui s'offre à nous. C'est toute une foule empressée; enfants vous offrant du café, des oranges, du miel, des pêches ou des ananas. Ici on se presse pour partir, ailleurs ce sont les joies du retour; sur chaque visage se reflètent des sentiments variés. C'est que le Mi-

neiro est un être à part dans le Brésil ; à son aspect on reconnaît son caractère franc et généreux, gai et laborieux, religieux et indépendant, obséquieux et altier. C'est du Minas qu'est parti le premier souffle d'indépendance, de même que l'esprit conservateur de ce peuple est le plus ferme appui des institutions. Minas, par ses richesses minérales, est pour le Brésil la poitrine de fer au cœur d'or.

Pendant ce temps le train court, dévore l'espace ; tout à l'heure nous contemplions la civilisation et nous voilà tout à coup au sein d'une nature sauvage qui offre un vaste champ à notre imagination. Mais un coup de sifflet nous annonce *Juiz de Fora*, de sombre mémoire ; le cœur se serre en parcourant cette courbe fatale qui rappelle pour toujours la mort épouvantable du regretté Mgr Lasagna, et où fut sauvé comme par miracle notre cher Directeur, D. Dominique Albanello. De ce sol couvert de sang semble surgir une figure auguste qui pardonne et sourit, en bénissant le monument de la piété de ce peuple, protestation filiale contre les sauvages machinations des sectaires qui voudraient arracher la foi du cœur des *Mineiros*.

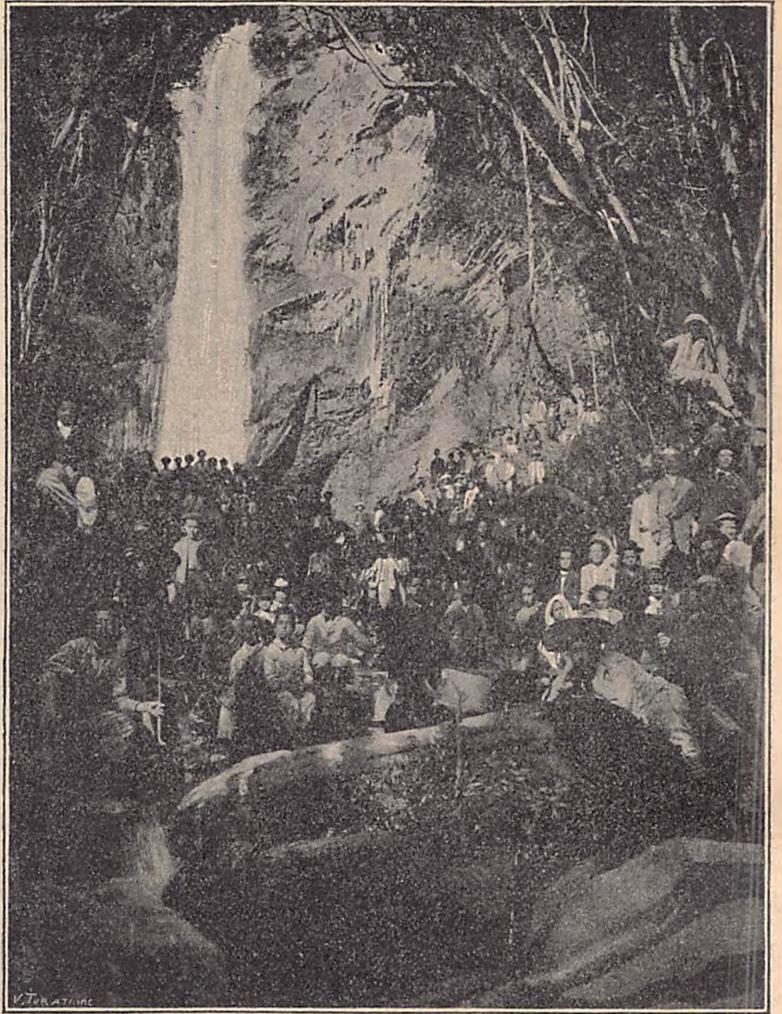
De *Miquel Burnier* nous gravissons une pente à travers des terrains riches en fer. Déjà nous sommes sur la montagne ; enfin, voici la station de *Henrique Hargreave*. Nous descendons du train, les chevaux nous attendent. En selle et partons. La route qui mène au Collège serpente sur les hauteurs au milieu de la verdure ; là-bas, dans le lointain, au pied d'un sombre monticule, le village de *Cachoeira do Campo* apparaît, comme pour animer le paysage. Nous descendons peu à peu en contournant la base de la montagne. Tout à coup nous nous trouvons en face d'une étroite gorge qui nous permet de voir des champs et des collines, sur l'une desquelles se dresse la blanche silhouette du Collège *Don Bosco*. A droite, un mugissement : dans un profond ravin, au milieu de forêts imposantes un torrent se précipite qui forme une belle cascade de plus de vingt-cinq mètres de haut.

Laissons pour le moment cette merveille et

poursuivons notre route à travers champs ; nous passons sur un pont, nous tournons une colline et subitement apparaît un imposant édifice au milieu des vertes prairies de la *Colonie agricole*.

Portés sur les ailes du vent, nous parvenons les accords d'une musique instrumentale, mêlés à des voix enfantines qui semblent donner vie et mouvement à ce coin retiré.

L'édifice est un grand quadrilatère à deux



Ecole Don Bosco — Cachoeira do Campo (Brésil).

étages, supporté par les solides murailles qui formaient anciennement le quartier d'hiver des soldats portugais casernés ici pour tenir en respect ces populations. Au milieu de l'antique façade se voient encore, surmontées de la couronne royale, les armes des anciens maîtres, avec la date de 1779.

Simple mais élégant est le vestibule par où nous pénétrons dans la grande cour. Deux cent cinquante enfants, divisés selon leur âge, s'y ébattaient avec la joie sur le visage. indice d'une

conscience tranquille. A un coup de cloche la scène change subitement : au bruit succède le silence. Les élèves rentrent à l'étude, contents de poursuivre leurs travaux, pour remporter un jour le succès qui a couronné les travaux de leurs camarades aux examens officiels, à *Ouro Preto*.

Quelle transformation radicale ! Qui eût vu cet endroit il y a quelques années chercherait en vain à le reconnaître. Sur l'emplacement de murailles noires et crevassées, refuge des reptiles et des chauves-souris, s'élève aujourd'hui un édifice sévère mais grandiose ; où brillent les baïonnettes, jouent d'innocents enfants ; la chambre des supplices est transformée en direction et économe ; là où s'étalait la paresse des oppresseurs, des jeunes gens dorment sous la garde de leurs anges.

Par les nombreuses fenêtres des vastes dortoirs entre un air vivifiant. Un panorama splendide enchante le regard. Montagnes et vallées, champs et forêts, où le jour l'on entend les singes, et les loups la nuit, nous font souvenir que nous sommes au Brésil, paradis terrestre.

Le terrain des environs est essentiellement minéral ; le gneiss, qui y domine, s'y décompose sous l'action de l'air et met à découvert le fer, l'aimant, le quartz et toutes les variétés de topaze.

Il est curieux de voir le jeudi les enfants de l'Etablissement salésien couchés sur le sol et cherchant dans le sable du torrent les topazes jaunes, rouges, violets ou roses qu'ils savent parfaitement distinguer du cristal coloré.

Mais si la nature est riche en ces lieux, l'art ne manque pas de mettre à profit le terrain cultivable. Voilà pourquoi la Colonie agricole, bien que de fondation récente, commence à produire maïs, pommes de terre, haricots, courges et autres denrées de première utilité. On a planté une vigne d'Europe, dont la vue fait déjà venir l'eau à la bouche de plus d'un ; je ne parle pas d'un grand nombre d'arbres fruitiers qui promettent, de sorte que, dans quelques années, ce qui fut autrefois un désert, sera promptement changé en eden délicieux pour le plus grand profit de l'Etablissement. Ce résultat sera de plus une preuve de l'activité persévérante des Salésiens.

La Colonie agricole s'occupe surtout de l'industrie du laitage pour la consommation de la Maison. Lait abondant et fromage excellent s'obtiennent d'une centaine de vaches, destinées en grande partie à l'élevage des veaux qui devront remplacer les bœufs destinés à la boucherie ; enfin, le troupeau, qui actuellement se compose de cent cinquante têtes de bétail, devra être considérablement augmenté pour pouvoir fournir tous les deux jours un bœuf à la boucherie domestique.

A un kilomètre environ de l'Etablissement, près du village de *Cachoeira do Campo*, s'élèvent les murs d'un palais qui servait autrefois de villégiature aux premiers gouverneurs généraux. Comme ces ruines se trouvent sur un terrain d'une superficie de 2.500 hectares appartenant aux Salésiens, on espère pouvoir les restaurer et y fonder une Maison pour les Filles de Marie Auxiliatrice.

De cette façon la transformation sera plus complète, et ceux qui connaissent ces lieux pourront voir de leurs yeux comment Dieu opère des merveilles, en changeant des ruines désolées en maisons d'éducation.

NICOLAS BADARIOTTI,
prêtre
Missionnaire de D. Bosco.

COLOMBIE.

Du Lazaret de Contratacion.

Nous recevons de consolantes nouvelles au sujet du bien qu'opèrent les Salésiens et les Filles de Marie Auxiliatrice dans le second Lazaret colombien, qui leur est confié depuis deux ans. Dieu en soit mille fois béni. Nous le prions instamment d'aider nos Confrères à faire tout ce qu'ils pourront pour le bien des pauvres lépreux.

Ils ont besoin d'être assistés avec la plus délicate charité, non seulement dans leurs souffrances corporelles, qui les affligent si cruellement, mais plus encore dans celles de l'esprit, car la plupart de ces malheureux vivent dans l'ignorance la plus complète des choses religieuses. C'est si vrai qu'il y a quelques années le Lazaret de Contratacion était désigné sous le nom de *pequeño infierno* (petit enfer). Et on comprend pourquoi. Avant les Salésiens, on n'y trouvait pas de prêtre à demeure qui prît soin de leur instruction religieuse. Maintenant, grâce à Dieu, tout est changé : chaque jour on voit l'église plus fréquentée, et, partant, augmenter le nombre de ceux qui s'approchent des Sacraments.

L'église du Lazaret est aujourd'hui incapable de contenir le nombre des fidèles, et on parle déjà de l'agrandir. Pour cela il faudrait beaucoup d'argent. Les pauvres lépreux eux-mêmes se privent d'une partie des trente centimes que leur alloue par jour le gouvernement, et les offrent pour la construction de l'église. Ils se prêtent en outre à quelques travaux et vont chercher les matériaux, principalement le bois, nécessaires à la construction. Les enfants font la même chose, et bien des fois Don Cera, qui envoie ces nouvelles, a pu assister à des scènes émouvantes et même héroïques. Ils supportent tout, fatigue, faim et chaleur ; ils sacrifient tout pour pouvoir concourir à l'agrandissement de leur église. C'est la plus belle preuve de l'émulation générale pour le bien des âmes ; c'est une grande consolation pour nos Confrères et les Sœurs de Don Bosco au milieu de leur sacrifice.

Les cérémonies religieuses dans le Lazaret sont toujours imposantes, à cause du grand concours de peuple et surtout du recueillement qu'on y remarque. « C'est une chose étonnante et émouvante, écrit Don Cera, de voir des personnes à demi dévorées et déformées par la fatale maladie,

prendre part aux fonctions sacrées, assister aux processions, porter dans leurs bras ceux que le mal empêche de marcher. La douleur est empreinte sur leur visage, mais cette douleur s'allie à la résignation et on croirait entendre les anges gardiens du Lazaret répéter ces paroles : Ici on prie et on souffre ! C'est la partie la plus éprouvée du genre humain, qui rend les honneurs divins au Créateur du monde ; c'est le peuple qui, se trouvant, comme Job, atteint d'une maladie affreuse, bénit la main qui le frappe et offre généreusement ses douleurs en expiation des péchés commis par ceux qui, jouissant de la santé, devraient être plus reconnaissants envers le Dieu de qui ils la tiennent. Mais j'ai parlé des cérémonies religieuses pour en rappeler une qui demeure gravée dans la mémoire des lépreux ; c'est la première communion solennelle de cinquante enfants, garçons et filles du Lazaret, faite au mois d'août dernier, le jour béni de l'Assomption de la Sainte Vierge. Toute la population prit part au banquet eucharistique, rendu encore plus solennel par le chant de cantiques sacrés et vraiment inspirés, admirablement rendus par Don Garbari. La Messe solennelle en musique et le soir, la procession à travers les rues de Contraction, de l'image de la Vierge, couronna dignement cette journée mémorable. Daigne la Mère de Dieu nous donner souvent de semblables consolations. »

PÉROU.

Callao. — « Nous nous souviendrons longtemps, écrit le Directeur du Collège Don Bosco à Callao, de la visite que S. E. Mgr Pierre Gasparri, Délégué apostolique du Pérou, a bien voulu nous faire au mois de septembre dernier. C'est pour cela que je voudrais la voir inscrite dans les annales de notre Société. Le représentant du Souverain Pontife dans ce pays lointain nous a fait vraiment passer une journée de la vie des chrétiens à Rome. Daigne le Seigneur récompenser ce vénéré Prélat ! Il arrivait au milieu de nous le 8 septembre par le premier train venant de Lima. A la gare, il fut reçu par toute la population et par un nombre incalculable d'enfants, dont cinquante eurent l'honneur d'être admis par lui pour la première fois à la sainte Table. Cette cérémonie fut émouvante, au point que je n'entends pas de la décrire.

Son Excellence voulut bien partager ensuite notre modeste repas ; puis Elle alla visiter les Filles de Marie Auxiliatrice et les Sœurs de Charité, et enfin avant de retourner à Lima, Elle honora de sa présence la petite séance musico-littéraire préparée par les enfants de notre Collège. Tout se passa dans la perfection et nous en remercions très spécialement notre bonne Mère du ciel. Par l'intermédiaire du *Bulletin* je voudrais pouvoir adresser mes plus vifs remercie-

ments, ceux de mes confrères et des enfants à Mgr Gasparri, pour la bonté et la bienveillance qu'il a démontrées en cette circonstance envers les Fils de Don Bosco. »

GRACES DE MARIE AUXILIATRICE

Paulhaguet, 14 mars 1899

Je viens solliciter de votre bonté la faveur de faire insérer dans le prochain *Bulletin salésien* la grâce obtenue par les prières de vos chers enfants de la Maison de Nice.

Pendant le mois de décembre, une fillette de cinq ans tomba gravement malade. Deux médecins, désespérant de la sauver, dirent à la Supérieure de la Communauté de s'armer de courage pour la nuit : il ne leur restait aucun espoir. Aussitôt une neuvaine de prières est demandée aux chers enfants des Salésiens de Nice, pendant que d'autres prières ferventes se récitaient autour du lit de la pauvre petite malade, dont l'état était désespéré.

O prodige ! N.-D. Auxiliatrice entendit la voix de ses chers protégés. Elle voulut accorder à l'enfant, à sa famille éplorée et à la Communauté en larmes, l'insigne faveur d'un doux espoir, et d'un prompt retour à la santé.

La fillette, pleine de vie, portera, en reconnaissance de ce bienfait, les couleurs de sa puissante Bienfaitrice.

Que notre bonne Mère du Ciel continue, à répandre sur ma petite maison ses faveurs spirituelles et sa protection toute maternelle.

Sœur ZÉNOBIE.

Ille-et-Vilaine.

Succès d'une affaire.

J'ai promis 25 francs aux Œuvres de Don Bosco pour la réussite d'une affaire. J'ai obtenu : je m'empresse d'exécuter ma promesse. Vous voudrez bien m'envoyer simplement votre carte pour m'assurer que vous avez bien reçu ce que je vous envoie.

L. H.

Vinay (Isère).

Actions de grâces à Marie Auxiliatrice.

Une personne dévouée aux Œuvres salésiennes déclare avoir été l'objet d'une protection spéciale de Marie Auxiliatrice. Elle envoie 5 frs. en actions de grâce de la réussite d'une affaire qu'elle avait en vue et pour laquelle elle avait imploré le secours de la Reine du Ciel et les supplications des orphelins de Don Bosco.